

Mgr Raymond Centène

Le catéchisme expliqué

Entretiens



Le catéchisme expliqué

Raymond Centène

**LE CATÉCHISME
EXPLIQUÉ**

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comment, à travers cette célébration de la foi, Dieu se rend présent et agissant à son Église et au cœur de tous les croyants, par sa grâce, pour leur permettre de vivre dans la foi ;

- **les commandements de Dieu** : ils ne sont pas d'abord une législation contraignante pour les hommes mais un art de vivre selon Dieu, un mode d'emploi de l'existence qui s'épanouit dans la charité, dans l'amour de Dieu. Cet amour se manifeste par l'union à Dieu, c'est-à-dire par la vie de prière, et c'est la quatrième partie ;

- **la prière** : elle ne se limite pas à demander quelque chose à Dieu, car Il sait déjà tout ce dont nous avons besoin. Le sens de la prière est d'être uni à Dieu et d'unir notre volonté à la sienne. Nous le demandons d'ailleurs chaque fois que nous disons le Notre Père en disant « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Ensuite, dans les cinquième et sixième points, le prologue nous donne des indications pratiques sur l'utilisation du catéchisme, notamment en invitant à une adaptation. Entendons-nous bien, il ne s'agit pas d'une adaptation de son contenu mais de son langage pour qu'il puisse être fructueux. Selon le mot de saint Paul dans la première lettre aux Corinthiens : « Celui qui enseigne doit se faire « tout à tous » pour gagner tout le monde à Jésus-Christ¹. »

L'exercice concret de la catéchèse doit donc s'adapter à chaque âge et à chaque condition. Ceux qui enseignent doivent proportionner leur parole au niveau, à l'esprit et à l'intelligence de leurs auditeurs. C'est ce que nous ont rappelé récemment les évêques de France en nous disant que la catéchèse doit s'adresser à tous les âges de la vie². Saint Paul écrit qu'il y a une nourriture adaptée à chaque âge de la vie. On ne donne pas

de la nourriture solide à un nourrisson et, de la même manière, quand on est parvenu à l'âge adulte on ne peut plus se contenter de laitage !

La Palisse dirait qu'un prologue ne se conclut pas puisqu'il est une ouverture et que sa fin appelle le début. Or, ce que l'on trouve au début comme à la fin, c'est l'amour, la charité. L'amour qui nous attend au terme de l'histoire est le même amour qui était au commencement et qui doit nous conduire tout au long de notre vie. La catéchèse doit faire transparaître l'amour de Dieu pour ses créatures afin que tout le monde comprenne que l'amour est à la fois l'origine et le terme de la vie chrétienne. C'est d'ailleurs ce que nous dit saint Jean dans le récit de la dernière Cène, avant de nous montrer Jésus en train de laver les pieds de ses Apôtres : « Jésus, qui savait que le Père avait tout remis entre ses mains, sachant qu'Il était venu de Dieu et qu'Il s'en retournait à Dieu, se leva de table, ôta ses vêtements et prit un linge dont Il se ceignit. Ensuite, il versa de l'eau dans un bassin et se mit à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint³. » C'est l'expression de l'amour qui se fait serviteur. Aujourd'hui aussi, nous savons que Dieu a remis la marche du monde entre nos mains. Nous savons que nous venons de Dieu et que nous retournons à Dieu. Notre vie doit exprimer cet amour. Dieu est amour et le Saint-Père nous l'a rappelé de façon magistrale dans sa première encyclique *Deus caritas est*¹.

1. Blaise PASCAL, *Pensées*, 1670, 553.

2. Ep 1, 9-10.

3. Jn 1, 1.

1. CEC 13.

1. 1 Cor 9, 22.

2. CEF, *Texte National pour l'Orientation de la Catéchèse en France et principes d'organisation* Paris, Bayard-Cerf-Fleurus-Mame, 2006, p. 69 à 110.

3. Jn 13, 3-4.

1. Benoît XVI, *Deus Caritas est*, 2005.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. DV 2.
 2. He 1, 1-2.
 3. 1 Tm 2, 4.
 4. Mt 28, 19.
 5. Mt 28, 20.
-
1. Mt 18, 18.
 2. Lc 10, 16 ; 10, 40.

La foi, rencontre entre deux désirs

C'est ce même Esprit qui ouvre le cœur de l'homme pour lui permettre d'accueillir le message de Dieu mais aussi pour lui permettre de répondre à Dieu... mais l'homme en a-t-il naturellement le désir ?

Nous avons déjà évoqué ce chemin sur lequel s'opère la rencontre de Dieu et de l'homme. Un chemin ascendant par lequel l'homme cherche Dieu, parce que le désir de Dieu est profondément inscrit dans le cœur de l'homme.

Parce qu'il est créé à l'image de Dieu, l'homme cherche la vérité, le bien, le beau. En un mot il cherche le bonheur, la béatitude, l'amour, l'infini.

L'étude de l'anthropologie et de l'ethnologie nous montre que tous les peuples de la terre ont une religion. Lorsque des archéologues, des ethnologues trouvent des ossements, s'ils se rendent compte que ces ossements sont entourés de ce qui peut être interprété comme les traces d'un culte, alors ils sont assurés qu'il s'agit d'ossements humains. L'histoire des hommes est toujours accompagnée par l'histoire d'une religion.

Il faut arriver au XIX^e siècle pour qu'apparaisse une sorte d'athéisme systématique qui malgré ses erreurs fondamentales participe imparfaitement à la quête de bonheur qui anime tous les hommes. Lorsque cette quête se perd dans l'erreur, l'homme s'auto-détruit en se donnant à de nouvelles idoles. Les idéologies et les totalitarismes du XX^e siècle en sont un exemple remarquable. Cela est tellement vrai que la négation de l'existence de Dieu peut apparaître comme une défaillance de l'intelligence et de la raison qui entraîne le mal. C'est ce que

nous dit l'Écriture dans le psaume 13 : « Dans son cœur le fou déclare : pas de Dieu, tout est corrompu, abominable, pas un homme de bien¹. »

Nous voyons dans ce texte une adéquation entre la folie de l'homme, la négation de Dieu et l'établissement du mal. Quand il nie Dieu, l'homme va à l'encontre de sa nature profonde et les conséquences ne se font pas attendre : sa folie engendre le mal. Il serait intéressant de relire l'histoire contemporaine à la lumière de ce texte. Et le psaume continue : « Des cieux, le Seigneur se penche vers les fils d'Adam pour voir s'il en est un de sensé, un qui cherche Dieu¹. »

Là aussi il y a une adéquation : celui qui est sensé est celui qui agit conformément à sa raison et à sa nature et qui recherche Dieu. Quelles que soient les formes que peut revêtir cette quête, c'est la partie ascendante du chemin de la rencontre. Mais comme le dit aussi le psaume : « Des cieux, le Seigneur se penche sur les fils d'Adam² » et nous sommes sur la partie descendante du chemin.

Dans la Révélation que nous avons évoquée précédemment, c'est au point de jonction entre ces deux parties du chemin que se situe la foi, c'est-à-dire l'entrée en communion avec Dieu. La foi, au fond, c'est la rencontre entre les recherches humaines, les aspirations de l'homme, et la volonté de Dieu d'apporter à cette recherche la réponse qui vient combler les aspirations de l'homme. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. Le bonheur du salut et la connaissance de la vérité vont de pair. La foi c'est donc la libre adhésion à la parole de Dieu, seule vraie réponse à nos questions les plus profondes. La foi, « fides », c'est la confiance en Dieu, en Dieu qui se révèle. L'Écriture appelle cela

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu

Par quoi notre profession de foi commence-t-elle ?

La profession de foi commence par Dieu : « Je crois en Dieu, le Père tout puissant » pour le symbole des Apôtres, ou « Je crois en un seul Dieu, le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre » pour le symbole de Nicée. Cette première affirmation est vraiment fondamentale. Tout le symbole parle de Dieu qui est le commencement et la fin de toute chose, « le premier [...] et le dernier¹ » comme le dit le prophète Isaïe. Il n'est donc pas étonnant que la profession de foi commence par Dieu. Dieu est au début de tout. Si le symbole parle d'autre chose, la création de l'homme par exemple, il le fait toujours en référence à Dieu. Tous les autres articles de la profession de foi découlent du premier. C'est Dieu qui est l'auteur, le sujet et l'objet de la Révélation. Les autres articles nous donnent à comprendre qui il est et comment il s'est révélé progressivement aux hommes. Le *Credo* commence par Dieu parce que seul, il est avant toute chose. On raconte qu'un jour, une catéchiste a perdu la foi parce qu'un enfant lui a demandé : « Qui a fait Dieu ? » Elle s'est rendu compte alors qu'elle n'avait pas de réponse à cette question et tout s'est effondré pour elle à ce moment-là. C'est difficile à croire, car il semble qu'une catéchiste devrait connaître la réponse à cette question.

Qui a fait Dieu ? Personne. La preuve la plus évidente de l'existence de Dieu, c'est que rien ne peut arriver sans cause. De là où il n'y a rien, rien ne peut sortir. Un abricotier ne pousse que si un noyau d'abricot tombe en terre. Si nous remontons aux origines de l'évolution de l'univers physique, nous achopperons toujours sur cette question : « Bien sûr, mais qui l'a mis en

fonctionnement ? » Le rien ne produit rien. Les bébés viennent de leurs parents et les fleurs de leurs semences. Mais cet enchaînement de causes et d'effets a besoin d'un commencement. Il faut quelqu'un qui n'a été fait par personne d'autre, quelqu'un qui n'a pas commencé à exister, quelqu'un qui n'a pas eu de début. Tous les êtres tirent leur vie d'un autre être, mais il faut au point de départ, quelqu'un dont la nature propre est d'exister. Ce quelqu'un existe et nous l'appelons Dieu. Dieu est celui qui est. Dieu est celui qui existe par lui-même. Lorsqu'il révèle son nom à Moïse dans l'épisode du buisson ardent, il dit : « Je suis celui qui suis » ou « Je suis celui qui est¹. »

Ce nom nous dit tout le mystère de Dieu. La première définition que nous pouvons donner de Dieu c'est : « Il est celui qui est. »

La philosophie des Lumières ne parle-t-elle pas de Dieu comme de « l'Être Suprême » ?

Dieu étant à l'origine de tout être et au-dessus de tout être, il nous arrive de dire qu'il est « l'Être Suprême » – et par conséquent qu'il n'y a qu'un seul Dieu. C'est d'ailleurs un des approfondissements que le *Credo* de Nicée-Constantinople apporte au symbole des Apôtres. Le symbole des Apôtres commence par « Je crois en Dieu, le Père tout puissant. » Le *Credo* de Nicée affirme : « Je crois en un seul Dieu, le Père tout puissant. » Cette affirmation avait pour but de réagir à de mauvaises interprétations du mystère de la Trinité et aux élucubrations des gnostiques et à leur dualisme. Ils pensaient que le créateur de la matière était un être mauvais, le dieu bon étant le créateur de l'univers spirituel. Toute la révélation de l'Ancien Testament insiste au contraire sur l'unicité de Dieu,

créateur de tout ce qui existe. À Israël son élu, Dieu se révèle par les prophètes comme le Dieu unique : « Tournez-vous vers moi et vous serez sauvés, tous les confins de la terre, car je suis Dieu, il n'y en a pas d'autre². »

Au milieu des peuples polythéistes, Israël garde la foi en un Dieu unique. Là aussi, la foi et la raison se rencontrent et sont en dialogue. Si Dieu est l'être suprême, il est nécessairement unique. Autrement sa suprématie serait partagée et il n'existerait plus.

Pouvons-nous imaginer Dieu ?

Nous ne pouvons pas imaginer Dieu, car imaginer veut dire construire une image et ici il n'y a point d'image à trouver. C'est d'ailleurs un des interdits posés par le Décalogue : « Tu ne te feras aucune image sculptée. » On ne peut pas imaginer l'esprit, pas plus que l'on ne peut imaginer l'infini de Dieu. On doit procéder par analogie. Dire que Dieu est un esprit infiniment parfait veut dire qu'il n'y a rien de bon, de désirable, de valable qui ne se trouve en Dieu à un degré illimité. Il n'y a dans l'univers rien de bon, de désirable, de valable qui ne soit un reflet de cette qualité qui existe de manière incommensurable en Dieu. Ainsi, la beauté d'une fleur est le minuscule reflet de la beauté sans limite de Dieu, un peu comme le fugace reflet de la lune n'égale pas l'aveuglante lumière du soleil. Les perfections de Dieu sont la substance même de Dieu. Si nous désirons parler avec exactitude, nous ne dirons pas que « Dieu est bon » mais que « Dieu est la bonté », nous ne dirons pas que « Dieu est sage » mais que « Dieu est la sagesse. » Dieu est celui qui est, il est l'unique.

Quelle est la portée de la foi au Dieu unique ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

création. » Pourtant, quelle que soit la nouveauté de la mode, elle se réalise grâce à un tissu ou à des essences qui existent déjà. Créer signifie faire advenir quelque chose à partir de rien. À proprement parler, Dieu seul peut créer, Dieu seul peut donner la vie. Des scientifiques peuvent s'exercer dans leurs laboratoires à créer artificiellement la vie ; quand bien même ils y parviendraient, ils ne le feraient qu'à partir de molécules, de cellules qui existent déjà, à partir de matériaux qui sont déjà présents et existants dans la création. Dieu seul crée ex-nihilo, c'est-à-dire à partir de rien, par sa seule volonté. « Que la lumière soit », dit-il au commencement, et la lumière fut. « Qu'il y ait un firmament » et il en fut ainsi¹.

L'existence du monde, l'apparition de la vie, l'ordre et l'harmonie qui règnent dans le monde supposent l'existence d'un Tout-Puissant. De là où il n'y a rien, rien ne peut sortir et tout ce que nous tenons en main suppose, et dans un certain sens démontre, l'existence d'un être éternel.

Peut-on alors dire qu'il faut comme une chiquenaude initiale ?

La création ne se limite pas à une chiquenaude initiale. La volonté créatrice de Dieu a non seulement appelé les choses à l'existence mais elle les y maintient. Si Dieu enlevait le soutien de sa volonté, elles cesseraient d'exister à l'instant même et retourneraient au néant.

Est-ce cela que l'on appelle la providence divine ?

Dieu garde et gouverne tout ce qu'il a créé. Le *Catéchisme de l'Église Catholique* nous dit : « Le témoignage de l'Écriture est unanime : la sollicitude de la divine providence est concrète et immédiate, elle prend soin de tout, des moindres petites

choses jusqu'aux grands événements du monde et de l'histoire. Avec force, les livres saints affirment la souveraineté absolue de Dieu dans le cours des événements : “Notre Dieu, au ciel et sur la terre, tout ce qui lui plaît, il le fait” (Ps 115, 3) ; et du Christ, il est dit : “S’il ouvre, nul ne fermera, et s’il ferme, nul n’ouvrira” (Ap 3, 7)¹. »

« Jésus demande un abandon filial à la providence du Père céleste qui prend soin des moindres besoins de ses enfants : “Ne vous inquiétez donc pas en disant : qu’allons-nous manger ? Qu’allons-nous boire ? [...] Votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez d’abord son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît” (Mt 6, 31-33)². »

Si la providence intervient directement et systématiquement depuis la marche de la création, quelle est la place de la liberté de l’homme ?

La création, même si elle a sa bonté et sa perfection propres, n’est pas sortie toute achevée, clef en main, des mains du créateur. Elle est créée dans un état de cheminement. Saint Paul dit que « Toute la création [...] gémit en travail d’enfantement³ », c’est-à-dire qu’elle tend vers une perfection ultime, encore à atteindre, à laquelle Dieu la destine. La providence, c’est l’ensemble des dispositions par lesquelles Dieu conduit la création vers cette perfection. Dans cette marche vers la perfection, Dieu s’adjoit ce que l’on appelle des causes secondes, c’est-à-dire qu’il utilise le concours des créatures. Ce n’est pas par manque de puissance de sa part, bien au contraire. Dieu ne donne pas seulement à ses créatures d’exister, il leur donne aussi la dignité d’agir par elles-mêmes, d’être à leur tour responsables les unes des autres et elles coopèrent ainsi à

l'accomplissement de sa volonté. Dieu agit à travers l'agir de ses créatures. Pour ce qui est de la liberté de l'homme, c'est encore une autre problématique. La place de l'homme est particulière au sein de la création parce qu'il est doué d'intelligence et de volonté. Le livre de la Genèse nous dit que Dieu a confié à l'homme la responsabilité de soumettre la terre et de la dominer, c'est-à-dire que Dieu donne à l'homme de coopérer librement et intelligemment à l'œuvre de la création pour la compléter, pour en parfaire l'harmonie, pour son bien et celui de son prochain. Parfois, souvent peut-être, l'homme est un coopérateur inconscient de la volonté divine. Mais s'ils le veulent, chaque fois qu'ils le veulent, les hommes peuvent entrer librement dans le plan divin par leurs actions, par leurs prières, par leurs souffrances unies à celles du Christ. Ils deviennent les véritables collaborateurs de Dieu dans l'œuvre de la rédemption en hâtant la venue de son règne.

Au fond, la doctrine de la création ne présente pas seulement un intérêt cosmogonique ?

Bien au-delà de la cosmogonie, c'est-à-dire des diverses théories sur la création de l'univers, la doctrine de la création a une importance capitale pour l'homme parce qu'elle concerne les fondements mêmes de la vie chrétienne et de la vie humaine. La doctrine de la création est la réponse de foi aux questions fondamentales que se posent les hommes : « D'où venons-nous ? », « Où allons-nous ? », « Quel est le sens de notre vie ? », « ça sert à quoi tout ça ? », comme chantait jadis Maxime Le Forestier.

Quelle réponse apporter alors à ces questions ?

Les deux questions, de l'origine et de la fin, sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La hiérarchie, la gradation dans l'ordre de la création est exprimée par l'ordre des six jours qui va du moins au plus parfait. Cet ordre des six jours commence par la création du ciel et de la terre « vide et vague » pour aboutir à la création de l'homme, présentée comme le sommet de toute cette œuvre.

L'homme occupe-t-il une place particulière au sein de l'univers visible ?

La puissance de Dieu à l'œuvre dans la création du ciel et de la terre culmine en effet dans l'apparition de l'homme, créé pour régner sur l'univers. Nous comprenons à la lecture de la Bible que l'homme devient participant de la paternité divine. Nous voyons dans le livre de la Genèse qu'il lui est donné de nommer toute chose. Dans la Bible, le nom est la traduction de l'être lui-même, il est utilisé pour exprimer la personne, l'intime de son être et sa mission. En donnant à l'homme de nommer toute chose, de donner un nom à tout ce qui existe, Dieu manifeste qu'il fait de lui son collaborateur dans l'œuvre de la création, et le livre de la Genèse explicite cette responsabilité de l'homme par cette injonction que Dieu lui donne : « Emplissez la terre et soumettez-la¹. » L'homme participe d'une certaine manière à la seigneurie de Dieu sur l'univers. La création est véritablement faite pour la gloire de Dieu et le bien de l'homme.

L'homme est-t-il la plus noble des créatures ?

L'homme est véritablement la créature la plus noble et sa dignité est manifestée dans l'Écriture, non seulement par sa place au sein de la création, mais surtout par cette affirmation au moment de la création de l'homme lui-même : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa¹. » C'est dire que la création n'est pas

seulement axée sur la puissance de Dieu. Dieu qui est lui-même parfait amour a voulu répandre son amour, il a voulu se donner un interlocuteur valable. Dès lors l'homme n'est pas une créature parmi les autres, il se distingue du reste de la création en ce que lui seul est créé à la ressemblance de Dieu. La création rend gloire à Dieu : « Les cieux proclament la gloire de Dieu, le firmament raconte l'ouvrage de ses mains². »

L'être humain, et lui seul, a une vocation surnaturelle à l'intimité avec Dieu. Il est l'image de Dieu parce qu'il vient de lui mais aussi parce que Dieu veut nouer des relations avec lui. Le théologien von Balthazar écrit de l'homme : « Il est ce que Dieu lui-même a pris librement le risque de poser en face de lui et qui doit le reconnaître, lui répondre librement, l'accueillir dans l'amour. »

Est-ce un risque pour Dieu de poser face à lui une créature libre ?

Dieu a pris le risque de la liberté octroyée à l'homme, liberté qui est nécessaire pour que l'homme puisse donner une réponse d'amour. Mais par cette liberté donnée à l'homme, Dieu s'est en quelque sorte rendu vulnérable.

Dieu prend-il le risque d'un refus de la part de l'homme ?

Avant tout, l'homme est moins défini par sa nature que par sa relation avec Dieu. L'homme est ultimement défini par sa possibilité de divinisation et d'une certaine manière, on peut dire que l'homme est un être toujours en construction, qu'il est toujours une personne en devenir, qu'il est toujours en genèse, parce qu'il marche vers le Royaume. Seul dans l'ordre visible de la création, l'homme n'a pas sa perfection en lui-même, mais dans sa relation avec Dieu. Il peut tout gagner ou tout perdre, car

il est libre. La relation que Dieu lui propose n'est alliance que parce qu'elle s'accompagne du don de cette liberté.

L'homme a mal usé de cette liberté. Est-ce ce que l'on appelle le péché originel ?

La Bible nous décrit l'origine du mal en des termes qui pourraient valoir pour tout homme. Le nom même d'Adam est un nom commun : « Adam » signifie « homme. » Néanmoins, on n'échappe pas à la question du premier homme, dans la mesure où le mal ne concerne pas seulement notre existence individuelle. Nous naissons dans une solidarité qui nous échappe.

Le péché originel est-il un mythe ou une réalité ?

Les premiers chapitres de la Genèse ne prétendent pas à l'historicité d'un reportage. Néanmoins, ils nous transmettent un enseignement précis : à l'origine de l'espèce humaine, Dieu a voulu établir une relation spécifique avec nos premiers parents. Il leur a donné un lieu de bonheur pour vivre avec lui, il leur a donné un commandement dont l'objet était de les habituer à recevoir de lui et de lui seul des principes de vie. En effet, l'homme n'est pas conduit au bonheur par des instincts innés, mais par une référence librement acceptée, qui découle de la liberté dans laquelle Dieu l'a créé. Le refus de ce commandement plonge l'homme dans le malheur. Il le culpabilise, à tel point qu'il n'ose plus paraître face à Dieu pour s'expliquer et recevoir le pardon. Il essaie de se disculper en rejetant la faute sur Ève, et Ève sur le serpent. Il en vient à constater sa nudité, c'est-à-dire sa précarité, la précarité de la vie humaine sans Dieu. L'alliance rompue, le mal se transmet à ses descendants par génération.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'Incarnation est bien le salut apporté par le Verbe de Dieu qui s'est fait homme et qui est mort sur la croix, afin que, par sa mort, nous ayons la vie. Mais nous pouvons dire en même temps que ce salut vient parachever et couronner la création en lui révélant parfaitement l'amour de Dieu. Ainsi, l'Incarnation n'est pas seulement le remède merveilleux qui permet le salut par la croix – même si elle est fondamentalement cela – en même temps, elle se projette sur toute l'histoire de l'humanité et nous révèle l'amour sans limite de Dieu pour la création. Elle nous montre que dès l'origine, Dieu a vu dans l'homme un fils destiné à prendre les dimensions de son Fils éternel. L'homme a toujours été destiné à être bien plus que l'animal rationnel et social que nous observons. Le Père, comme l'écrit saint Paul dans la lettre aux Éphésiens, « Nous a élus en lui, dès avant la fondation du monde, pour être saints et immaculés en sa présence, dans l'amour¹. » Ainsi le Verbe se fait chair pour nous sauver, le Verbe se fait chair pour nous faire connaître l'amour de Dieu, le Verbe se fait chair pour être notre modèle de sainteté, le Verbe se fait chair pour nous rendre participants de la nature divine. Les Pères de l'Église ont de magnifiques pages sur ce sujet. Écoutons saint Irénée : « Telle est la raison pour laquelle le Verbe s'est fait homme et le Fils de Dieu fils de l'homme. C'est pour que l'homme, en entrant en communion avec le Verbe et en recevant ainsi la filiation divine, devienne Fils de Dieu². » Et saint Athanase : « Le Fils unique de Dieu s'est fait homme pour nous faire Dieu³. »

1. Ph 2, 5-11.

2. DS 432.

1. Jn 19, 7.

1. 1 Jn 4, 10.

Le témoignage de l'Histoire

Est-il important de situer l'incarnation dans l'Histoire ?

À la différence d'une mythologie, le christianisme s'inscrit dans une dimension historique. Il y a la venue du Christ, avec un avant et un après. Et non seulement cette venue s'inscrit dans l'histoire des hommes, mais elle oriente l'histoire des hommes. Je suis toujours frappé, la nuit de Noël, en écoutant l'Évangile de saint Luc. Il prend soin de dater rigoureusement l'événement qu'il raconte. Non seulement à la manière d'un écrivain sacré qui nous raconte un mystère, mais véritablement comme un historien rigoureux, extrêmement attentif à nous décrire le contexte civil, historique, géographique dans lequel vient s'inscrire le mystère de l'Incarnation du Verbe de Dieu. Ainsi, il nous parle du recensement ordonné par César Auguste. Il nous parle de la Syrie, colonie romaine à laquelle étaient rattachés administrativement les territoires de la Palestine. Il nous parle de Quirinius qui en était le gouverneur. C'est à partir de là que le martyrologe romain date la naissance de Jésus par rapport à l'histoire religieuse et civile de l'humanité : « Vingt et un siècles après qu'Abraham, notre père dans la foi, est parti d'Ur en Chaldée, treize siècles après que Moïse a guidé les Hébreux hors d'Égypte, mille ans après que David a été sacré roi en Israël, la 65^e semaine de la prophétie de Daniel, la 140^e année des olympiades, 752 ans après la fondation de Rome, la 42^e année du règne d'Auguste. » Les spécialistes peuvent, bien évidemment, débattre de la précision de ces dates, mais elles nous disent le souci de présenter l'historicité de l'événement. Et de ce point de vue, elles ne sont ni anecdotiques, ni marginales, ni facultatives. Elles sont au cœur même du mystère de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

foule, un homme d'une trentaine d'années s'élançe sur lui en brandissant un couteau. Il l'empoigne, le forçant ainsi à se retourner, et lui plonge par deux fois son couteau dans le cœur. Puis il brandit son arme vers la voûte en rugissant « à bas les déesses ! » Au milieu du désordre que l'on imagine, l'homme est désarmé et Monseigneur Sibour expire. L'enquête a révélé que l'assassin était un prêtre frappé d'interdit parce qu'il s'était excité au plus haut point contre le dogme de l'Immaculée Conception qui avait été proclamé trois ans plus tôt. Il avait prêché contre ce dogme en le qualifiant d'idolâtrie, ce qui explique pourquoi il avait été frappé d'interdit et ce qui explique le cri qu'il avait poussé après son crime : « à bas les déesses ! » Certes, Marie n'est pas une déesse, elle est une créature comme nous, mais sa situation particulière et tous les privilèges qui s'y rattachent sont étroitement liés à sa maternité divine. Ils sont étroitement liés au choix de Dieu qui l'a élue pour être la mère de son Fils et qui l'a préparée à remplir cette mission.

1. Lc 1, 43.

2. Ga 4, 4.

3. LG 55.

1. CEC 496.

1. LG 63.

2. LG 56.

1. LG 56.

2. LG 63.

La Vie de Jésus

Tout de suite après avoir évoqué le mystère de l'Incarnation : « Il a pris chair de la Vierge Marie et s'est fait homme », le Credo passe directement au mystère pascal de souffrance, de mort et de résurrection du Christ, sans rien dire de sa vie. Que sait-on sur elle ?

Le symbole de la foi ne nous dit que l'essentiel, et nous avons déjà vu combien le mystère de l'Incarnation et celui de la Rédemption sont intimement unis. Entre ces deux points forts qui constituent réellement le mystère de la foi, se déroule toute la vie terrestre de Jésus, telle que les Évangiles nous la racontent. Mais là aussi, les évangélistes ne nous rapportent que l'essentiel, c'est-à-dire la manière dont Jésus a assumé la condition humaine et le contenu de la révélation qu'il est venu porter à l'humanité. Les évangélistes ne cherchent pas à satisfaire la curiosité humaine. Saint Jean s'en explique lui-même à la fin de son Évangile lorsqu'il écrit : « Jésus a accompli bien d'autres actions. Si on les mettait par écrit une à une, le monde entier ne suffirait pas, je pense, à contenir les livres que l'on écrirait¹. » Et quelques versets auparavant, il avait affirmé : « Ceux-là ont été mis par écrit, pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom². »

Est-ce que tout ce qui a été écrit dans les Évangiles est en lien très étroit avec la foi ?

Les Évangiles ont été écrits par des hommes qui ont été les premiers à avoir la foi en Jésus-Christ. La foi a transformé leur vie et, de fait, ils veulent la partager. Toute la vie de Jésus est le

signe du mystère de sa divinité. Toute la vie de Jésus, nous dit le *Catéchisme de l'Église Catholique*, est révélation du Père. Ses miracles et ses enseignements, sa prière et son amour pour les hommes, sa parole et ses silences eux-mêmes, ses actes, ses souffrances, tout révèle qu'habite en lui corporellement « toute la plénitude de la divinité³ », comme l'écrit saint Paul dans la lettre aux Colossiens. Jésus lui-même l'affirme à Philippe : « Philippe, qui m'a vu, a vu le Père¹. » Et dans l'Évangile de saint Luc, c'est la voix du Père lui-même qui dit : « Celui-ci est mon Fils bien aimé, écoutez-le². »

Toute la vie de Jésus est-elle un mystère ?

La vie de Jésus est un mystère en même temps qu'une révélation. Les plus petits faits qui ont émaillé son enfance sont dirigés vers ce sommet qu'est la Rédemption. Toute l'Histoire est orientée vers Jésus qui assume en lui toute chose. La venue du Fils de Dieu sur la terre est quelque chose de tellement important que Dieu l'a préparée pendant des siècles. Il a annoncé sa venue par les prophètes d'Israël. Ainsi, le prophète Michée avait même annoncé le lieu de la naissance de Jésus : « Et toi Bethléem Ephrata, le moindre des clans de Juda, c'est de toi que naîtra celui qui doit régner sur Israël³. »

Jean-Baptiste, le fils d'Élisabeth, la cousine de Marie, est le dernier et le plus grand de ces prophètes. C'est lui qui aura le privilège de désigner le Sauveur aux hommes, « L'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde⁴. » Ces paroles de Jean-Baptiste sont reprises à chaque messe lorsque le prêtre montre aux fidèles l'hostie consacrée, pain devenu le Corps du Christ.

L'Évangile de saint Jean nous dit que ce qui a été écrit l'a été

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les miracles

Quelle est la place des miracles dans la prédication de Jésus ? Leur rôle est-il fondamental ?

On méconnaîtrait totalement l'action de Jésus, si l'on ne voyait en lui qu'un enseignant et un pasteur. Ses contemporains ont été frappés par les signes qu'il accomplissait. Les évangélistes rapportent quelques dizaines de miracles et disent qu'il y en a eu beaucoup d'autres. Ceux-ci sont d'ailleurs indissociables de l'enseignement de Jésus, on le voit par exemple dans le récit de la multiplication des pains. Après avoir longuement nourri la foule par sa parole et par son enseignement, il la nourrit ensuite matériellement, dans un schéma qui préfigure celui de l'Eucharistie. Il prend le pain, lève les yeux au ciel, bénit le pain, le distribue et chacun mange à satiété.

Faut-il affirmer la réalité de ces miracles ou bien ont-ils un caractère simplement symbolique ?

Les miracles du Christ, comme tous les miracles, peuvent se heurter à une objection de principe. Si on refuse la possibilité du miracle par principe, on dénierait au Christ la possibilité d'en faire et on essaierait d'expliquer ses gestes merveilleux autrement, par des circonstances humaines acceptables. La multiplication des pains s'expliquerait alors par la générosité des notables qui, à l'invitation du Christ, partagent les provisions qu'ils avaient gardées jalousement jusqu'alors. Mais ces explications ne sont pas sérieuses car elles supposent une duplicité soit de la part du Christ, soit de la part des narrateurs et en tout cas, une naïveté inexplicable et inexcusable de la part de ceux qui l'ont suivi.

Les évangélistes, qui sont notre seule source sur cette question, croient au caractère surnaturel des gestes du Christ. Ce sont pour eux des signes de sa puissance et des motifs de crédibilité. Nous lisons dans l'Évangile : « Beaucoup crurent en son nom, à la vue des signes qu'il faisait¹. »

Un miracle est un bouleversement, ou du moins une suspension de l'ordre naturel. Est-ce en sa qualité de créateur et maître de la nature que Jésus agit ?

Jésus œuvre en tant que créateur, mais pas seulement. Le miracle ne signifie pas que le Christ bouleverse l'ordre de la nature à chaque occasion. Connaissant mieux que nous la création, il a pu l'utiliser d'une manière toute particulière, avec beaucoup plus de compétences, en virtuose. Tout le monde ne peut pas tirer la même qualité de son du même piano ou du même violon. D'autre part, la dimension miraculeuse d'une guérison ne se déduit pas du seul fait qu'elle est médicalement inexplicable, mais surtout de ce qu'elle se produit au moment précis où le Christ intervient en réponse à une demande humaine particulière.

Quel lien pouvons-nous établir entre l'enseignement du Christ et les miracles ?

Le miracle vient appuyer l'enseignement, il atteste que le Royaume de Dieu est proche. Ainsi Jésus réalise concrètement, dès maintenant, les promesses de Dieu, promesses de libération, de guérison, de satiété. Ne voir dans ces signes que des symboles serait trahir l'action divine et en même temps, d'une certaine manière, renoncer aux promesses à venir. Par ailleurs, le miracle suppose toujours une rencontre avec le Christ, une rencontre dans la foi, un intérêt pour sa personne et pour son

message. Or, sans cette foi, même très faible, même embryonnaire, Jésus ne peut pas faire de miracle – ce sera le cas à Nazareth¹. Mais cette foi est encore insuffisante et Jésus la fait grandir et la met à l'épreuve par des questions ou par un délai imposé. Ce sont par exemple ces lépreux que Jésus envoie au prêtre du temple avant de les avoir guéris, pour qu'ils fassent constater leur guérison. Ils seront guéris en chemin parce que sur sa parole, dans la confiance et la foi, ils se sont mis en route. Le miracle est donc intimement lié à la foi. Souvent après avoir accompli un prodige en faveur de quelqu'un, Jésus dira « va, ta foi t'a sauvé. » Et cette foi, qui apparaît comme une condition préalable au miracle, sera consolidée et sera le témoignage qui amènera de nouveaux disciples. Voilà pourquoi on ne peut pas faire abstraction des miracles de l'Évangile.

1. Jn 2, 23.

1. Cf. Mc 6, 5.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

3. Cf. Is 53

4. Lc 24, 26.

1. He 13, 20.

2. Lc 16, 31.

La résurrection de Jésus

La Résurrection est-elle un événement historique ?

La résurrection du Christ est un événement qui est à la fois historique et transcendant. Historique, parce qu'il s'est réellement produit, transcendant, parce qu'il dépasse l'histoire des hommes pour la faire entrer dans le mystère même de Dieu.

S'il s'agit d'un événement historique, quels en sont les témoins ?

Le lendemain de la mort de Jésus, des femmes de son entourage se rendent au tombeau pour embaumer le corps mais celui-ci a disparu et, peu de temps après, Jésus se montre à l'une d'entre elles, puis à deux disciples sur la route d'Emmaüs, ensuite aux Apôtres à plusieurs reprises et aussi à 500 disciples à la fois.

Cela constitue-t-il une preuve ?

Ces témoignages nous amènent à reconnaître qu'un événement extraordinaire s'est produit, comme l'ont reconnu les témoins qui étaient d'abord incrédules. Il me paraît important de souligner l'incrédulité première des témoins, tout particulièrement celle de Thomas.

Comment qualifier cet événement ?

Jésus, qui avait été crucifié et qui était mort, apparaît vivant à ses disciples le troisième jour conformément aux Écritures.

Jésus de nouveau vivant, bondissant hors du tombeau n'est pas une image originale pour illustrer une réalité aussi banale

que celle-ci : « Jésus vivra éternellement dans nos mémoires, l'idéal qu'il nous a présenté nous concerne toujours et nous y serons fidèles. » Dire que Jésus-Christ est ressuscité signifie que la puissance du Dieu d'amour, du Père, a fait en sorte que ce cadavre exposé à la putréfaction du tombeau redevienne un corps véritablement vivant, le corps de Jésus vivant et bien vivant, vraiment ressuscité. Il ne s'agit pas là d'un symbole, d'une façon de parler, d'une poésie, mais d'un fait historique réel, d'un fait historique d'une matérialité absolue que l'on ne peut ni masquer, ni atténuer. Et cet événement est au cœur de la foi chrétienne. La résurrection de Jésus authentifie son message et nous laisse entrevoir sa divinité. Cet événement fonde, contient et résume toute la foi chrétienne. Saint Paul écrit : « Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est votre foi¹. »

Les premiers disciples à voir Jésus ressuscité sont aussi surpris que nous de l'apprendre. Rien ne les prédisposait à accueillir cette nouvelle. Rappelons-nous les paroles de l'apôtre Thomas : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt à l'endroit des clous, si je ne mets pas ma main dans son côté, non je n'y croirai pas². »

Les premiers disciples n'étaient pas des gens naïfs à qui l'on a fait croire quelque chose qui n'était pas réel. Et cela s'explique par leur situation. D'une manière générale, leur attitude pendant la passion n'avait pas été héroïque, ils avaient fui comme des lâches. Lorsque le Christ ressuscité leur apparaîtrait, ils sont terrés par peur des Juifs. Ils ont peur d'être poursuivis eux aussi pour avoir été disciples de Jésus. Donc, nous le voyons, ils ne sont pas dans une phase d'exaltation, leur foi a été soumise à l'épreuve radicale de la passion et de la mort de Jésus. La secousse de la passion a été si violente que les apôtres ne croiront pas volontiers à la Résurrection. Le Christ leur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en acte, nous révèle cela de façon progressive avec une admirable pédagogie tout au long de l'année. Ainsi les deux préfaces qui nous sont proposées pour la messe de l'Ascension développent ce thème : « Il s'est manifesté après sa Résurrection en apparaissant à ses disciples, et devant leurs yeux, il est monté au ciel pour nous rendre participants de sa divinité. »

Ou encore, dans l'autre de ces deux préfaces : « En montant au ciel, il ne s'évade pas de notre condition humaine, mais en entrant le premier dans le royaume, il donne aux membres de son corps l'espérance de le rejoindre un jour. »

Comment pouvons-nous être assumés en Dieu de la sorte après notre mort ? N'est-ce pas seulement notre âme qui est amenée à contempler Dieu face à face ?

Il nous faut ici anticiper quelque peu sur le *Credo* et évoquer dès maintenant le dernier article : « Je crois en la résurrection de la chair et en la vie éternelle. » C'est non seulement notre âme qui est appelée au salut, mais toute notre personne. Comme le Christ est ressuscité avec son corps, nous sommes appelés au salut, corps et âme.

Mais est-ce donc notre corps, tel qu'il est, qui est appelé à siéger à la droite de Dieu ?

C'est notre corps ressuscité qui est appelé à siéger à la droite de Dieu, comme le Christ. Saint Paul écrit : « On est semé corps psychique, on ressuscite corps spirituel¹. »

Devons-nous donc mourir et ressusciter comme le Christ pour être sauvés ?

La mort du Christ est certaine et, comme lui, nous devons

mourir. La mort du Christ est réelle, nous la revivons chaque année pendant la semaine sainte, chaque jour au cours de la messe. Il a été cruellement flagellé, cloué sur la croix, un soldat lui a percé le cœur avec une lance. Cette mort est tellement évidente qu'aussitôt le Sabbat écoulé, de grand matin alors qu'il fait encore sombre, Marie-Madeleine se rend au tombeau avec des aromates pour terminer un embaumement qui, faute de temps, n'a pas pu être fait le vendredi soir. Et voilà qu'aussitôt arrivée, c'est la stupéfaction : le corps de Jésus a disparu. Les apôtres Pierre et Jean, arrivés en toute hâte, ne peuvent que constater que le tombeau est vide. « Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils crurent, eux qui jusque-là n'avaient pas vu qu'il fallait que le Christ ressuscitât d'entre les morts¹. »

Comment comprendre cette situation radicalement nouvelle inaugurée par la Résurrection ?

Saint Augustin écrit dans une lettre à Dioscure : « Il est le même par la nature, il est différent par la gloire. » On peut dire que le Christ ressuscité atteint un état promis depuis longtemps et jamais réalisé alors : c'est l'état de l'homme passé de ce monde à son Père. C'est en cela que consiste l'événement de la résurrection du Christ, événement unique, mais qui bouleverse toutes les perspectives. Jésus est le premier né d'entre les morts, la résurrection du Christ est une réalité cosmique, c'est une nouvelle création qui commence. L'oracle du prophète Isaïe s'accomplit : « Je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle, on ne se souviendra plus du passé. il ne reviendra plus à l'esprit. Mais soyez pleins d'allégresse et exultez éternellement de ce que moi, je vais créer². » Cette nouvelle création dont parle le prophète Isaïe, Jésus ressuscité en est le premier membre. Saint Paul l'appelle « le premier né de toute

créature³ », il est le premier homme qui ait pleinement accompli son destin, traversant la mort pour vivre dans le royaume de Dieu, un royaume où la vie échappe à toute menace et devient inaltérable. L'amour n'y est plus imprégné d'ambiguïté, il est pur, Dieu est vu face à face.

Est-ce tout cela qui nous attend après la mort ?

Oui, pour autant que nous puissions l'exprimer avec des mots humains.

Cette création nouvelle n'est-elle qu'une hypothèse ou bien est-elle déjà une réalité ?

Elle est déjà une réalité pour le Christ, sans toutefois n'être qu'une hypothèse pour nous. Cette création nouvelle n'est pas simplement une hypothèse pour l'avenir, c'est déjà une réalité actuelle que nous pouvons expérimenter dès maintenant – c'est tout le sens du baptême et de son renouvellement au cours des célébrations pascales. Si Jésus est le premier né d'une nouvelle création, il n'est pas le seul, tous les baptisés constituent dès maintenant cette nouvelle race d'hommes semblables au Christ. Si bien que c'est là le rôle principal de l'Église : annoncer l'Évangile et baptiser, c'est-à-dire communiquer à tous les hommes l'Esprit du Christ ressuscité.

Les baptisés fidèles sont-ils semblables au Christ ?

Les baptisés fidèles sont comme tous les hommes et en même temps ils sont différents. Comme tous les autres hommes, ils vivent dans le monde. Ils parlent, ils agissent, ils travaillent, ils souffrent, ils sont heureux. Comme les autres hommes, et avec eux, ils collaborent à la seigneurie de toute la création et s'efforcent de construire un monde paisible et juste. Mais à la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans l'Écriture bien avant la fête de la Pentecôte.

1. Gn 1, 2.

L'Esprit Saint don de Dieu : la Pentecôte

Quel est l'apport spécifique de cet événement ?

Nous pouvons dire qu'à partir de la Pentecôte, le Saint-Esprit exerce le rôle particulier que Jésus a annoncé. Il rappelle les paroles de Jésus et il les actualise sans cesse, sans rien y ajouter, sans rien y retrancher, c'est pourquoi on l'appelle aussi « le témoin véridique. » L'existence humaine de Jésus inaugure une création nouvelle. Le mystère pascal du Christ, sa mort et sa résurrection, rompent toutes les barrières dressées par le péché et la mort. Dès lors, l'Esprit peut se répandre à partir du Christ glorifié sur l'humanité toute entière. Tout homme qui entre en contact avec l'humanité du Christ ressuscité par les sacrements de l'Église peut être atteint par ce fleuve d'eau vive qui jaillit du côté transpercé du crucifié et il se trouve ainsi restauré dans sa dignité, dans sa capacité d'aimer, il se trouve guéri de son péché.

La Pentecôte inaugure-t-elle une période nouvelle dans l'histoire du monde ?

Non seulement dans l'histoire du monde, mais dans l'histoire du salut, dans le dessein de Dieu qui veut de toute éternité le salut de la création. Le catéchisme de l'Église s'exprime ainsi : « L'Esprit Saint est à l'œuvre avec le Père et le Fils du commencement à la consommation du dessein de notre salut¹. »

Mais dans les derniers temps, inaugurés par l'Incarnation rédemptrice du Fils, il est révélé et donné, reconnu et accueilli en tant que personne. Alors ce dessein divin achevé dans le Christ, premier né d'entre les morts, pourra prendre corps dans l'humanité par l'Esprit répandu sur elle. C'est pourquoi la suite

du *Credo* évoque l'Église, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle. Ce sont autant de développements de l'action de l'Esprit Saint.

Lorsque nous avons parlé de Jésus, nous avons énuméré les noms par lesquels on le désigne : le Christ, le Sauveur, le Messie, le Fils de l'homme. L'Esprit Saint a-t-il aussi des dénominations diverses dans l'Écriture ?

Jésus, lorsqu'il annonce la venue de l'Esprit Saint le nomme « le Paraclet. » Littéralement cela signifie : « Celui qui est appelé auprès de quelqu'un. » En latin : *ad-vocatus*². On pourrait traduire Paraclet par avocat ou consolateur, l'Esprit consolateur. Dans l'Évangile de saint Jean, il est appelé l'Esprit de vérité, parce qu'il doit conduire l'Église et les hommes vers la vérité tout entière. Saint Paul, dans l'épître au Galates, l'appelle « l'Esprit de la promesse. » Dans la lettre aux Romains et dans la lettre aux Galates encore, il l'appelle « l'Esprit d'adoption », parce que c'est lui qui, véritablement, établit le lien entre le Père et nous. C'est lui qui consomme l'adoption que le Christ est venue réaliser, pour faire de nous des enfants de Dieu. Saint Paul, dans l'épître aux Romains, l'appelle aussi « l'Esprit du Christ » et dans la deuxième épître aux Corinthiens, « l'Esprit du Seigneur », ou encore « L'Esprit de Dieu. » Saint Pierre, dans sa première lettre, l'appelle aussi « l'Esprit de gloire »³.

Quels sont les symboles qui, dans l'Écriture, nous disent son action ?

Les images qui se présentent le plus spontanément à l'esprit pour le désigner sont d'abord la colombe, dont le symbolisme remonte à la fin du déluge, où le retour de la colombe avec un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sous l'impulsion de l'Esprit Saint vont très vite s'organiser, comme toute société humaine, dans une certaine diversité qui vient par exemple des cultures qui les caractérisent, des personnalités de ceux qui sont leurs initiateurs. Et nous voyons bien aujourd'hui cette grande diversité entre l'Orient et l'Occident, entre les Églises de vieille chrétienté et les Églises plus jeunes.

Comment l'unité existe-t-elle dans cette diversité ?

Ce qui est en jeu, c'est la catholicité de l'Église, c'est-à-dire son universalité. Dès l'origine, les Églises s'organisent non seulement pour durer, mais aussi pour affirmer leur unité, le lien qu'elles veulent garder avec ceux qui leur ont transmis la foi. Ainsi l'épître aux Éphésiens évoque « un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père²¹⁵. » Alors bien sûr, parfois nous pouvons avoir tendance à qualifier de juridisme ou de hiérarchie arbitraire ce souci de l'unité de l'Église sans toujours comprendre qu'en réalité, il s'agit là de la garantie de l'unité de l'apostolicité. Est catholique toute Église particulière, c'est-à-dire tout diocèse ou toute éparchie, pour reprendre les termes de l'Église orientale, formée par la communauté des chrétiens qui sont en communion dans la foi et dans les sacrements avec leur évêque, ordonné dans la succession apostolique, et avec l'Église de Rome qui, selon la belle formule de Saint Ignace d'Antioche, « préside à la charité. »¹

1. Ep 4, 5.

1. CEC 833-834.

Hiérarchie : tous serviteurs de l'unité

Les évêques et le pape sont les ministres de l'unité ?

Chaque communauté particulière manifeste la foi vivante de l'Église. De la même manière, l'évêque qui est à sa tête signifie l'appartenance de ce groupe de croyants à l'unique Église du Christ. L'un et l'autre sont également indispensables. L'Église ne serait qu'une idée abstraite, un rêve, si elle n'avait pas ces visages multiples, mais elle ne serait qu'une foule indéfinie si personne ne représentait celui qui fait son unité.

Quel est le sens concret de cette unité ?

L'évêque qui préside à l'Eucharistie, ou les prêtres qu'il a délégués, réalisent grâce aux sacrements, la communion de l'Église locale à l'Église universelle. Le royaume se réalise déjà en chaque Église, locale et dans le même temps il est en attente de son accomplissement. L'ensemble des évêques garde l'unité. C'est ce que l'on appelle la collégialité. Le collège des évêques succède au collège des apôtres et il le continue. Mais affirmer cette collégialité ne suffit pas. Le Christ a fait de Pierre le pasteur de tous les chrétiens, et le successeur de Pierre a, par excellence ce ministère de l'unité en lien avec l'assemblée des successeurs des apôtres. La vocation de tout homme est d'être fils à l'image du Fils unique. De même, la mission des successeurs des apôtres est d'être pasteurs d'un unique troupeau à l'image du Christ, bon pasteur et prêtre de la nouvelle alliance.

Qu'est-ce que la succession apostolique ?

La succession apostolique est la transmission, par le sacrement de l'ordre, de la mission et de l'autorité des Apôtres à

leurs successeurs, les évêques. Par cette transmission, l'Église demeure en communion de foi et en communion de vie avec son origine, tandis qu'au long des siècles, elle exerce son apostolat, sa mission, par la diffusion du royaume de Dieu sur la terre. Le *Credo* définit l'Église comme « apostolique. » Elle est apostolique parce qu'elle a pour fondation les apôtres¹. Elle est aussi apostolique par son enseignement qui est celui des apôtres. Elle l'est enfin par sa structure, car elle est édiflée, sanctifiée et gouvernée jusqu'au retour du Christ par les apôtres, grâce à leurs successeurs, les évêques, en communion avec le successeur de Pierre. Et je voudrais citer ici la préface de la messe des apôtres : « Tu n'abandonnes pas ton troupeau, Pasteur éternel, mais tu le gardes par les apôtres sous ta constante protection. Tu le diriges encore par ces mêmes pasteurs qui le conduisent aujourd'hui au nom de ton Fils². »

Que signifie le mot apôtre ?

Apôtre signifie « envoyé. » La mission des apôtres s'enracine donc dans la mission même du Christ qui est l'envoyé du Père par excellence. Jésus, à son tour, a appelé les douze, choisis les premiers, et il en fait ses apôtres. L'Évangile nous dit qu'il les appela « pour qu'ils demeurent avec lui et pour qu'ils soient envoyés³. » Il y a ces deux dimensions : demeurer avec le Christ dans la contemplation, dans la prière, mais aussi être envoyés pour continuer son œuvre. Il a fait d'eux les témoins de sa résurrection et les fondements de son Église, et il leur a donné mandat de poursuivre sa mission en leur disant : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie⁴. » Nous trouvons cet enracinement de la mission des apôtres dans la mission même de Jésus et il leur a promis d'être avec eux jusqu'à la fin des temps.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du Christ, et membres chacun pour sa part⁴. »

Ainsi, le moindre de nos actes fait dans la charité profite à tous, comme tout péché nuit à la communion. Cela fonde entre tous les membres de l'Église une solidarité, une charité extrême.

Cette solidarité s'étend-elle aux vivants et aux morts ?

Tous ceux qui sont au Christ communient au même Esprit et constituent une seule Église. Au numéro 49, la constitution *Lumen Gentium* nous parle des trois états de l'Église : « En attendant que le Seigneur soit venu dans sa majesté, accompagné de tous les anges, et que, la mort détruite, tout lui soit soumis, les uns, parmi ses disciples continuent sur terre leur pèlerinage, d'autres, ayant achevé leur vie, se purifient encore. D'autres enfin dans la gloire contemplent dans la pleine lumière, tel qu'il est, le Dieu un en trois personnes. »

Parce qu'ils sont intimement unis au Christ, les saints, c'est-à-dire ceux qui contemplent déjà la face de Dieu dans la gloire, contribuent à établir plus fermement la sainteté de l'Église. Ils se souviennent de nous, ils intercèdent pour nous auprès de Dieu, ils offrent « les mérites qu'ils ont acquis sur cette terre par l'unique médiateur entre Dieu et les hommes qui est le Christ¹ » et il nous est donné de bénéficier de ces mérites. C'est ainsi qu'en mourant, saint Dominique pouvait dire à ses frères : « Ne pleurez pas, je vous serai plus utile après ma mort et je vous aiderai plus efficacement que pendant ma vie². » Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus disait : « Je passerai mon ciel à faire du bien sur la terre. »

Dans sa profession de foi solennelle, le pape Paul VI ajoutait encore ceci : « Nous croyons à la communion de tous les fidèles du Christ, de ceux qui sont pèlerins sur la terre, des

défunts qui achèvent leur purification, des bienheureux du ciel, tous ensemble formant une seule Église. Et nous croyons que dans cette communion, l'amour miséricordieux de Dieu et de ses saints est toujours à l'écoute de nos prières³. »

1. Ep 1, 1.

2. 2 Co 1, 1.

1. Cf. LG 12.

2. 1 Co 12, 7.

3. Rm 14, 17.

4. 1 Co 12, 26-27.

1. LG 49.

2. CEC 956 ; JOURDAIN DE SAXE, « Saint Dominique, mourant, à ses frères », *lib.* 93.

3. CEC 962.

Du baptême à la vie éternelle

« Je crois à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle »

Le Credo se termine par ces trois affirmations : « Je crois à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle. » Y a-t-il un rapport entre ces trois articles ?

Ces trois articles sont placés sous le même « Je crois », « Je crois à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle. » Ils sont étroitement liés, car la Bible enseigne que la mort est la conséquence du péché. C'est donc la rémission des péchés, acquise par le mystère pascal, mort et résurrection du Christ, qui nous ouvre la vie éternelle. Dans le symbole de Nicée-Constantinople, symbole de foi un peu plus développé que l'on dit habituellement à la messe, cela est d'ailleurs précisé : « Je reconnais un seul baptême pour la rémission des péchés. » Le baptême nous fait participer à la résurrection du Christ.

Est-ce le baptême qui remet les péchés ?

Le premier et le principal sacrement pour le pardon des péchés, c'est effectivement le baptême qui fait de nous une création nouvelle. Toutefois, notre condition de pécheur demeure et nous continuons à pécher après le baptême. Pour les péchés commis après le baptême, le Christ a institué le sacrement de réconciliation ou de pénitence par lequel le baptisé pécheur est réconcilié avec Dieu et avec l'Église.

Qui peut remettre les péchés ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La liturgie, art ou science ?

La célébration du mystère chrétien se déploie à travers la liturgie. En quoi consiste-t-elle ?

Il faut procéder de l'extérieur vers l'intérieur, de la périphérie jusqu'au cœur. Nous partirons de la constatation de ce que nous voyons pour arriver à ce qu'est la liturgie dans la profondeur du mystère qu'elle nous révèle.

La liturgie est-elle d'abord une réalité, un fait qui est commun à toutes les religions ?

La liturgie est l'ensemble des manifestations publiques du culte qui est rendu à Dieu. Vous avez raison de dire que toutes les religions, dès lors qu'elles sont des religions proprement dites, c'est-à-dire dès lors qu'elles unissent les hommes dans un hommage commun rendu à la transcendance, ont une liturgie. Toutes les religions s'expriment dans une liturgie et à travers elle. Le christianisme ne fait pas exception à cette règle. Dès les premiers jours de son existence, le christianisme a eu une liturgie qui s'est inspirée tout à la fois de la liturgie synagogale et de ce que le christianisme a apporté de particulier, de nouveau au judaïsme. Par rapport à la liturgie de la synagogue, la nouveauté est la place à donner au Seigneur Jésus dans l'économie nouvelle des rapports entre l'homme et Dieu. D'une manière très concrète, la nouveauté de cette liturgie chrétienne consiste en l'organisation d'un culte dont l'Eucharistie est le centre. Le concile Vatican II dira plus tard que l'Eucharistie est tout à la fois la source et le sommet de la vie chrétienne, à plus forte raison est-elle le centre de la vie liturgique.

Le propre de la liturgie chrétienne est donc de traduire la foi de l'Église ?

Il s'agit de traduire la foi chrétienne par la célébration, c'est-à-dire par des rites sensibles, plus que par l'énoncé de concepts ou d'idées abstraites. Les concepts et les idées abstraites s'adressent à la seule raison, à l'intelligence alors que les rites sensibles associent toute la personne : l'esprit, le corps et tous les sens à l'expression de la foi. Donc, effectivement, les deux sont étroitement liés. La liturgie exprime la foi de l'Église, la « *lex orandi* » et la « *lex credendi* », c'est-à-dire la règle de la prière et la règle de la foi, sont étroitement unies.

La liturgie est-elle un art ou une science ?

Elle est les deux à la fois. Elle est un art, parce qu'elle est chargée d'une grande puissance émotionnelle. Une belle liturgie doit toucher le cœur de ceux qui y participent. Elle exprime la beauté de ce que Dieu révèle de lui-même. Et même celui qui « n'est pas instruit de la religion » doit pouvoir être touché au plus profond de lui-même par la beauté de la célébration liturgique. Souvenons-nous par exemple de Paul Claudel, qui entre dans la cathédrale Notre-Dame de Paris un jour de Noël, très exactement le 25 décembre 1886. Il est placé près du troisième pilier à droite et voilà qu'il est bouleversé par le chant du Magnificat. Ce fut pour lui le début d'un chemin de conversion et d'une vie toute inspirée par la foi.

La liturgie est-elle le plus grand des arts ?

La liturgie est, pour au moins deux raisons, le plus grand des arts. D'abord parce qu'elle manifeste Dieu dans ce qu'il nous a révélé de lui-même, et parce qu'elle est la réponse de l'homme qui s'élève en essayant de traduire cela par ses attitudes. Mais

aussi parce qu'elle sollicite pour cette expression tous les autres arts : l'architecture, la peinture, la sculpture qui préparent le cadre dans lequel elle se déroule, la poésie, l'éloquence et la musique qui l'expriment, les arts du vêtement qui contribuent à son éclat, l'utilisation de l'espace et du temps, la gestuelle. Tout doit être mis au service de la beauté. Il ne doit y avoir rien de banal, rien de mesquin dans la liturgie. On peut véritablement parler d'un « *ars celebrandi* », d'un art de célébrer.

Peut-on aussi parler de science de la liturgie ?

Oui, dans la mesure où elle est une branche de la théologie, et dans la mesure où tout art a ses propres canons, ses propres règles. Comme branche de la théologie, elle est une science qui étudie non seulement le fait liturgique dans le déploiement de son histoire, mais aussi les sources de son inspiration, c'est-à-dire le contenu de la foi qui l'anime. Le développement de la liturgie dans l'histoire rend compte très exactement de l'approfondissement de la foi et du développement homogène de la doctrine. Elle est donc une science, en ce sens qu'elle est un objet d'étude presque inépuisable. Enfin, comme tout art qui se respecte obéit à des canons, la liturgie n'est pas le lieu d'une créativité débridée, elle répond à une organisation particulière qui lui permet d'être fidèle à son but et en harmonie avec le message qui l'inspire et qu'elle transmet.

Peut-on parler de pédagogie de la liturgie ?

En effet, la liturgie constitue une pédagogie de la foi, elle est une véritable catéchèse en acte. Dans le document qu'ils ont promulgué sur la catéchèse, les évêques de France¹ ont insisté sur l'importance de la liturgie dans la transmission. Jean-Paul II l'avait déjà affirmé avant eux dans le document *Catechesi*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du Christ. Cependant, certains fidèles sont revêtus du sacrement de l'ordre pour représenter sacramentellement le Christ comme tête du corps. C'est l'évêque, c'est le prêtre qui préside, qui tient la place du Christ. Cependant, la nature même de la liturgie demande que tous les fidèles soient amenés à une participation pleine, consciente et active.

Tous les membres n'ont-ils donc pas la même fonction ?

Saint Paul, dans l'épître aux Romains, pose déjà cette diversité des charismes. Certains membres sont appelés par Dieu et par l'Église pour exercer un service spécial pour le bien de toute la communauté. Ils sont consacrés par l'ordination pour agir au nom et en la personne du Christ-tête, en vue du salut de tous les membres du corps. Le *Catéchisme de l'Église Catholique* nous dit que le ministre ordonné est icône du Christ prêtre.

D'autres membres du corps ont-ils d'autres fonctions ?

Il existe effectivement d'autres ministères particuliers qui trouvent à s'exercer dans la liturgie, par exemple le ministère des diacres qui sont aussi ordonnés et consacrés pour remplir leurs fonctions. Mais il y a aussi des ministères particuliers qui ne font pas l'objet d'une consécration particulière mais dont la fonction est déterminée par les rites : les servants, les lecteurs, les commentateurs et les chantres accomplissent aussi un véritable ministère liturgique.

-
1. Is 6, 1-3.
 2. Ap 5, 6-7.
 3. Ap 22, 1.

4. He 4, 14.

5. Ap 4, 5.

6. Ap 4, 4.

7. Ap 6, 9-11.

1. Ap 21, 9.

2. Ap 7, 9.

3. CEC 1144.

Les signes et symboles de la liturgie

Nos célébrations sont-elles le signe de la liturgie céleste à laquelle nous participons ?

La liturgie terrestre est un signe de la liturgie céleste dans la mesure où elle s'adresse non seulement à l'âme et à l'intelligence, mais également aux sens. Le propre d'un signe est d'être une réalité sensible. Certains signes employés dans la liturgie se réfèrent aux éléments de la Création, l'eau, le feu, la lumière... Benoît XVI parle volontiers à ce sujet de la dimension cosmique de la liturgie.

D'autres signes concernent la vie sociale des hommes : le fait de laver pour purifier ou de faire des onctions pour soigner ou consacrer. Le pain et le vin qui nourrissent le corps, assumés par la liturgie, deviennent le corps et le sang du Christ, nourritures de l'âme. Les signes propres à l'Ancienne Alliance sont également présents dans la liturgie, car le Christ est venu l'accomplir et non l'abolir. Ainsi, la consécration des rois et des prêtres dans l'Ancien Testament prennent, dans l'institution du baptême ou du sacerdoce, une signification nouvelle. La pâque juive surtout, qui commémore la libération d'Égypte lors du passage de la Mer Rouge, reçoit son sens plénier et définitif dans la pâque du Christ, dans son passage de la mort à la Vie.

La liturgie est faite de paroles et de gestes qui réalisent ce qu'ils expriment. Au centre de ces paroles, il y a bien évidemment la parole de Dieu qui nourrit la foi des fidèles en les instruisant. Tous ces signes doivent être mis en évidence dans la célébration comme aussi dans la musique, les images. L'iconographie chrétienne transcrit par l'image le message évangélique. On pense par exemple aux icônes des chrétiens

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La confirmation

Nous avons commencé par évoquer les sacrements de l'initiation en parlant du baptême. Quelle est la place de la confirmation ?

L'initiation chrétienne se déploie à travers trois sacrements : le baptême, la confirmation et l'Eucharistie qui forment une unité de l'initiation chrétienne. Le *Catéchisme de l'Église Catholique* nous dit que cette unité doit être sauvegardée.

Beaucoup de chrétiens ne reçoivent que le baptême et l'Eucharistie et il semble parfois que la confirmation soit réservée à une élite de persévérants.

Saint Cyprien affirmait que baptême et confirmation forment un « sacrement double¹. » C'est dire à quel point ils sont unis. Dans l'Église orientale d'ailleurs, les trois sacrements de l'initiation : baptême, confirmation et Eucharistie sont donnés en même temps. C'est généralement aussi ce qui se produit dans l'Église occidentale pour les catéchumènes adultes. Mais historiquement, la multiplication des baptêmes d'enfants, la volonté de conserver le lien entre la confirmation et l'évêque et l'impossibilité pour l'évêque d'être présent à tous les baptêmes, ont progressivement conduit l'Église occidentale à séparer ces deux sacrements. Malgré cette séparation, la confirmation est le complément nécessaire du baptême et en aucun cas on ne peut la considérer comme un sacrement réservé à une élite de persévérants.

La confirmation est donc nécessaire à l'accomplissement du baptême ?

À propos des sacrements, nous avons fait une analogie entre la vie naturelle et la vie surnaturelle. C'est la même analogie qui nous permettra de mieux comprendre le lien entre la confirmation et le baptême. Dans la vie naturelle, naître et grandir sont deux actions différentes et qui pourtant sont intimement liées. Personne ne peut grandir sans être né et dans le même temps, naître n'est pas une fin en soi, si la naissance n'est pas suivie de la croissance. La croissance en quelque sorte perfectionne notre naissance. Il ne viendrait à l'esprit de personne que tout le monde naisse mais que la croissance ne soit qu'une perfection facultative réservée à une petite élite de persévérants. La croissance porte la naissance à sa perfection en même temps qu'elle est nécessaire à la vie naturelle. De la même manière, la confirmation complète et perfectionne le baptême en même temps qu'elle est nécessaire à la vie surnaturelle. Par le baptême, nous naissons spirituellement, nous devenons participants de la vie divine mais cette vie doit grandir en nous pour que nous devenions des adultes dans la foi.

Qu'apporte cette croissance ?

Comme toute croissance, elle apporte la maturité. L'enfant est essentiellement tourné vers lui-même, mais en grandissant et en mûrissant, il se tourne vers les autres et peut se sentir responsable d'eux. De la même manière, la confirmation nous apporte les grâces nécessaires, non seulement pour répondre à nos propres besoins, mais pour nous permettre d'être mieux à même d'assurer progressivement nos responsabilités dans l'Église. Par le sacrement de confirmation, le lien du baptisé avec l'Église devient plus parfait.

Est-ce que l'Écriture Sainte nous parle de la confirmation ?

Comme tout ce qui concerne les réalités de la foi, la confirmation est annoncée par l'Ancien Testament. Les prophètes de l'Ancien Testament ont annoncé que le Messie attendu serait revêtu de la force du Saint-Esprit. Saint Jean affirme que le Père donne au Fils qu'il a envoyé « l'Esprit sans mesure¹. » Mais cette plénitude de l'Esprit Saint est promise à tout le peuple de Dieu. Le prophète Ezéchiel nous transmet cette parole de Dieu qui promet à son peuple un esprit nouveau : « Je mettrai mon esprit en vous et je ferai que vous marchiez selon mes lois et que vous observiez et pratiquiez mes coutumes². » Et encore le prophète Joël : « Je répandrai mon Esprit sur toute chair³. »

Le Nouveau Testament évoque-t-il aussi la confirmation ?

Le Christ a promis à plusieurs reprises à ses disciples de leur donner l'Esprit Saint. Dans l'Évangile de saint Jean, nous le voyons donner le Saint-Esprit à ses apôtres le soir de Pâques : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Ayant dit cela, il souffla et leur dit : recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus⁴. »

Mais c'est surtout au jour de la Pentecôte que le don de l'Esprit Saint devient encore plus manifeste. Les apôtres sont alors remplis de l'Esprit Saint et ils commencent à proclamer les merveilles de Dieu. Dans les Actes des Apôtres qui nous rapportent cette scène, Pierre dit que cette effusion de l'Esprit Saint « marque les temps messianiques⁵. » Depuis lors, les apôtres et leurs successeurs ont communiqué aux baptisés les dons de l'Esprit Saint.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

semblent redécouvrir comme une source de renouveau pour leur vie spirituelle.

1. Ac 2, 42.

2. 1 Co 11, 24-25.

1. Jn 6, 60.

1. Mt 26, 26-28, Mc 14, 22-24, Lc 22, 19-20 et 1 Co 11, 23-29.

2. Jn 6.

3. 1 Co 11, 23-24.

4. 1 Co 11, 25.

1. 1 Co 11, 27-29.

2. CEC 1375.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. DS 1641.

1. CEC 1374.

La messe, Mémorial du mystère pascal

Que peut-on dire de la messe et son déroulement ?

Avant de parler du déroulement de la messe, rite par lequel l'Eucharistie est célébrée et le Christ rendu réellement présent, il faut peut-être la définir. La messe n'est pas la simple commémoration du repas du Jeudi Saint, au sens où nos frères protestants célèbrent la sainte Cène. Elle est le mémorial du mystère pascal du Christ. La formule par laquelle les fidèles acclament le Christ présent sur l'autel après la consécration, et que l'on appelle l'anamnèse, nous le dit bien : « Nous proclamons ta mort, Seigneur Jésus, nous célébrons ta résurrection, nous attendons ta venue dans la gloire. »

C'est un mémorial au sens fort du terme, au sens biblique du terme, au sens théologique du terme. Le mémorial s'est développé dans la spiritualité et la théologie du peuple de l'Ancienne Alliance et cela fait partie de la préparation, de la pédagogie que nous avons déjà évoquée au moyen de laquelle Dieu a préparé son peuple à recevoir la grâce de l'Eucharistie. Nous trouvons le mémorial dans le rite de la pâque juive. On se souvient des merveilles accomplies par Dieu en faveur de son peuple au moment de sa libération d'Égypte, du passage de la Mer Rouge et on croit fermement que ces merveilles accomplies en faveur des pères, Dieu les accomplit aujourd'hui et demain pour leurs enfants. Les psaumes, qui constituent la prière du peuple de Dieu, sont empreints de la spiritualité du mémorial. Le peuple de Dieu est le peuple de la mémoire. On rappelle à Dieu les merveilles qu'il a accomplies et on lui en rend grâce, pour obtenir qu'il les réalise actuellement pour son peuple. Ainsi, le mémorial actualise l'action de Dieu.

Les prières de la messe explicitent-elles cette dimension ?

Les prières de la messe, et tout particulièrement la prière eucharistique qui en est le cœur, explicitent la dimension du mémorial. C'est même une de ses caractéristiques essentielles. On peut, à titre d'exemple, citer ici la deuxième d'entre elles : « Faisant ici mémoire de la mort et de la résurrection de ton Fils, nous t'offrons, Seigneur, le pain de la vie et la coupe du salut, et nous te rendons grâce car tu nous as choisis pour servir en ta présence. Humblement, nous te demandons qu'en ayant part au corps et au sang du Christ, nous soyons rassemblés par l'Esprit Saint en un seul corps. »

Mais c'est sans doute la première prière eucharistique, le canon romain, qui l'exprime avec plus de pédagogie : « C'est pourquoi nous aussi, tes serviteurs, et ton peuple saint avec nous, faisant mémoire de la passion bienheureuse de ton Fils Jésus-Christ notre Seigneur, de sa résurrection du séjour des morts et de son ascension dans le ciel, nous te présentons, Dieu de gloire et de majesté, cette offrande prélevée sur les biens que tu nous donnes. Le sacrifice pur et saint, le sacrifice parfait, pain de la vie éternelle et coupe du salut. Et comme il t'a plu d'accueillir les présents d'Abel le juste, le sacrifice de notre père Abraham et celui que t'offrit Melchisédech, ton grand prêtre en signe du sacrifice parfait, regarde cette offrande avec amour et, dans ta bienveillance, accepte-la. »

Nous le voyons, c'est toute l'histoire du salut qui se trouve récapitulée et comme concentrée dans l'Eucharistie. De la même manière que Dieu a accepté ces sacrifices, préfigurations de celui de son Fils, le sacrifice parfait, nous lui demandons d'accepter notre offrande : « Nous t'en supplions, Dieu tout puissant, qu'elle soit portée par ton ange en présence de ta gloire sur ton autel céleste, afin qu'en recevant ici, par notre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La table de l'Eucharistie : Repas sacrificiel

La table de l'Eucharistie est-elle un repas fraternel ?

L'Eucharistie est un repas sacrificiel. Les Juifs s'associaient au sacrifice qui était offert en leur nom par la manducation de certaines parties de la viande immolées. De la même manière, les chrétiens s'associent au sacrifice du Christ par la communion au corps qui a été livré pour eux, pour qu'ils aient la vie éternelle. « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous¹. » « Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment une boisson. Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé et que je vis par le Père, de même celui qui me mange, lui aussi vivra par moi. [...] Qui mange ce pain vivra à jamais². »

Si l'Eucharistie est un repas, c'est d'abord parce qu'elle est un sacrifice. En nous unissant à lui, le Christ nous unit aussi entre nous. En nous donnant son corps, il fait de nous son corps, l'Église. C'est l'Eucharistie qui construit l'Église. Alors oui, l'Eucharistie devient un repas fraternel. Le Seigneur s'est servi de l'image d'un banquet, il a institué l'Eucharistie au cours d'un repas.

Mais en disant que l'Eucharistie est un repas fraternel, il ne faudrait pas inverser les choses. Ce n'est pas la communauté qui organise elle-même ce repas pour célébrer l'amitié qui règne entre ses membres, ce serait limiter l'Eucharistie à une dimension sociologique. La communauté chrétienne n'existe que parce qu'elle est convoquée par le Christ qui invite tous ses

membres au même festin dans lequel il se donne lui-même en nourriture. C'est de la communion au corps du Christ que naît l'unité entre les chrétiens. La participation à la table eucharistique ne suppose pas une unité préalable, elle ne suppose pas une identité de points de vue, une identité d'options politiques, d'âges, de conditions sociales. On ne choisit pas ceux avec qui on communit. La participation au banquet eucharistique requiert l'adhésion de la foi.

1. Jn 6, 53.

2. Jn 6, 56-58.

Annonce du Banquet céleste

La table de l'Eucharistie est-elle l'image et l'annonce du paradis ?

Le banquet eucharistique est l'image et l'annonce du banquet eschatologique, c'est-à-dire le gage de la gloire à venir. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et moi, je le ressusciterai au dernier jour¹. » Toute la messe nous oriente donc vers cet avenir. Le Christ lui-même, le soir de la Cène, a tourné le regard de ses disciples vers cet avenir glorieux : « Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce produit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai avec vous, le vin nouveau dans le royaume de mon Père². »

Chaque fois que nous célébrons l'Eucharistie, nous nous tournons vers la vie du monde à venir. Plusieurs prières de la messe nous le rappellent : « Nous attendons ta venue dans la gloire. » « Dans cette vie où nous espérons le bonheur que tu promets et l'avènement de Jésus-Christ notre Seigneur. »

« Admets nous dans la communauté des bienheureux apôtres et martyrs. Permets que nous ayons part à la vie éternelle et que nous chantions ta louange. »

« Que l'Esprit Saint fasse de nous une éternelle offrande à ta gloire, pour que nous obtenions un jour les biens du monde à venir. » On pourrait ainsi multiplier les citations et les exemples qui nous montrent cela.

1. *Ibid.*

2. Mt 26, 29.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Rétablir l'alliance rompue : les trois dimensions de l'unité

Que peut-on dire de cette unité ?

Cette unité a une triple dimension. Il s'agit de l'unité intérieure, de l'unité entre les hommes et de l'unité avec Dieu. Dieu nous appelle à nous laisser réconcilier avec nous-même, à nous laisser réconcilier entre nous, à nous laisser réconcilier avec lui. Il est important de se réconcilier d'abord avec soi-même, avec sa vie et son passé, de s'accepter tel que l'on est. Il faut en quelque sorte refaire notre unité intérieure et nous savons bien que ce n'est pas la plus mince affaire car, au fond, la première victime du péché, c'est le pécheur. La loi de Dieu n'est pas là pour nous brider, elle est en quelque sorte le mode d'emploi de la vie humaine et il y a dans le cœur de l'homme une division qui remonte au péché de nos premiers parents, et que chacune de nos fautes accentue. Nous savons bien qu'il y a d'un côté l'idéal vers lequel nous voulons tendre et de l'autre la réalité de nos vies. C'est malheureusement une expérience universelle. Saint Paul s'écriait : « Je ne fais pas le bien que j'aime et je fais le mal que je n'aime pas [...] Qui me délivrera de ce corps de mort ?¹ »

Comment refaire alors cette unité ?

Cette unité suppose un retour. Pendant la Semaine sainte, chaque leçon du premier nocturne de l'office des ténèbres se termine par ces paroles : « Jérusalem, Jérusalem, reviens au Seigneur ton Dieu. »

Se convertir, c'est donc revenir, c'est se retourner sur soi-même, se retourner vers Dieu qui est au fond de nos cœurs. Ce

retournement que la liturgie de l'Église exprime, la psychologie moderne met en valeur sa nécessité. Elle reconnaît que bien des pathologies, bien des comportements déviants viennent des blessures que l'histoire nous a infligées et qu'il faut pouvoir les découvrir. C'est tout le travail de l'analyse, qui est une relecture du passé. Il faut pouvoir dire ses blessures pour les assumer et les surmonter afin que la vie reprenne son cours normal. Nous voyons qu'à travers la confession, l'Église, que Paul VI disait être « experte en humanité », a quelques siècles d'avance sur la psychologie.

Cette façon de refaire l'unité avec Dieu, avec soi-même et avec les autres, est-ce un moyen de faire régulièrement le point ?

C'est effectivement une manière de faire régulièrement le point et de reprendre la main toujours tendue de Dieu qui nous permet de surmonter les failles qui sont en nous, c'est un moyen d'enjamber l'abîme qui se creuse à l'intérieur de nous-même, c'est un moyen de dépasser les distorsions que le péché, le nôtre et celui d'autrui, a pu occasionner dans notre existence. C'est une façon de réduire les fractures. Il faut se pardonner à soi-même, il faut se réconcilier avec soi-même pour pouvoir tendre la main aux autres, non pas un bras cassé qui risque de se dérober à leur étreinte et de précipiter leur chute, mais une main ferme sur laquelle ils pourront prendre appui.

Peut-on dire que le deuxième aspect de la réconciliation est l'ouverture aux autres ?

L'ouverture aux autres, la reconstruction de l'alliance, de l'unité avec le prochain, l'édification ou la réédification de la cohésion sociale sont le deuxième aspect de la réconciliation. Dès les premières pages de la Bible, le péché est un instrument

de division entre les hommes. C'est le sens du mot diable. En grec, *diabolos*, c'est celui qui divise, qui sème la discorde et la zizanie. Dans le récit du péché originel que nous offre le livre de la Genèse, le péché divise l'unité du premier couple et divise la création¹. Chacun essaie de se dérober de sa responsabilité en renvoyant la faute sur l'autre. Adam accuse Ève et Ève accuse le serpent. Ce refus de reconnaître sa faute et de l'assumer accroît la division. Avec le meurtre d'Abel par Caïn, nous atteindrons un sommet où le péché de jalousie pousse Caïn au fratricide. C'est le comble de la division que de tuer son propre frère².

Ainsi, le péché, et la division qu'il entraîne, produisent le cercle vicieux de la violence. Rappelons-nous comment David sera conduit au meurtre pour cacher son péché³. Après avoir séduit la femme d'Urie, il fera placer celui-ci au plus fort des combats, à l'endroit le plus dangereux, pour qu'il soit tué à la guerre. Un péché non assumé, non reconnu, non avoué, mène toujours à un péché plus grand. En revanche, la réconciliation nous conduit à briser le cercle vicieux du péché et de la violence qui entraîne un péché plus grand et à son tour une violence plus grande dans une sorte de crescendo infernal.

Se réconcilier, c'est l'occasion de restructurer et de forger inlassablement la cohésion sociale si nécessaire pour affronter les difficultés de notre monde dans lequel l'individualisme et l'égoïsme reprennent souvent le dessus dans une espèce de « chacun pour soi » destructeur du lien social.

Est-ce Dieu lui-même qui nous invite à retrouver cette cohésion entre nous ?

Dieu nous invite à nous réconcilier avec les autres. « Quand donc tu présentes ton offrande à l'autel, si là tu te souviens que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

souffrent. Ainsi, il existe dans l'Église un sacrement spécialement réservé aux malades pour les reconforter. Le concile de Trente nous dit : « Cette onction sainte des malades a été instituée par notre Seigneur Jésus-Christ comme un sacrement du Nouveau Testament, véritablement et proprement dit, institué par Marc, mais recommandé aux fidèles et promulgué par Jacques, apôtre et frère du Seigneur³. »

En effet, c'est l'apôtre saint Jacques qui nous décrit le plus explicitement ce sacrement dans son épître. Cette lettre, qui est essentiellement une exhortation morale, nous dit : « Quelqu'un parmi vous souffre-t-il ? Qu'il prie. Quelqu'un est-il joyeux ? Qu'il entonne un cantique. Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il appelle les presbytres de l'Église et qu'ils prient sur lui après l'avoir oint d'huile au nom du Seigneur. La prière de la foi sauvera le patient et le Seigneur le relèvera. S'il a commis des péchés, ils lui seront remis¹. »

Chaque fois qu'il est question de maladie ou de souffrance, il est fait allusion au péché. Quel lien peut-on établir entre eux ?

Cette mise en parallèle entre la maladie et le péché est d'une nature double. D'abord, la maladie, la souffrance et la mort sont les conséquences du péché. Cette affirmation serait bien évidemment choquante si l'on voulait considérer que la maladie est la punition personnelle, méritée, pour un péché personnel. Le malade ne souffre pas pour sa faute, pour expier une faute morale qu'il aurait commise, au sens où Dieu le punirait pour son péché. La maladie, la souffrance et la mort ne sont pas voulues par Dieu, mais elles apparaissent comme un désordre introduit dans la création que Dieu a faite bonne et harmonieuse. Mais, nous le savons, nous le lisons dans le livre de la Genèse, le péché des hommes a introduit une distorsion,

un désordre dans la création, et la souffrance et la mort sont les conséquences de ce désordre. Saint Paul nous le dit à propos du péché originel : « Par un seul homme, le péché est entré dans le monde et par le péché, la mort². »

Le deuxième lien que l'on peut établir entre le péché et la maladie me semble plus directement lié au sacrement des malades. De même que la souffrance peut apparaître comme une solidarité dans le péché, elle apparaît surtout comme une solidarité dans la rédemption en ce sens que la souffrance peut avoir une dimension rédemptrice. Cette idée apparaît pour la première fois chez le prophète Isaïe : par ses souffrances, « mon serviteur justifiera les multitudes en s'accablant lui-même de leurs fautes³. »

La question de la souffrance reçoit ici une lumière nouvelle dans le mystère pascal du Christ. Cette idée est par la suite reprise et développée par saint Paul dans la lettre aux Romains, la lettre aux Colossiens, la deuxième lettre à Timothée, mais aussi par saint Pierre dans sa première épître. Saint Paul écrit aux Romains : « Cet Esprit – l'esprit de Dieu – se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu. Enfants, et donc héritiers ; héritiers de Dieu, et cohéritiers du Christ, puisque nous souffrons avec lui pour être aussi glorifiés avec lui¹. » Il écrit, dans la deuxième lettre à Timothée : « Elle est sûre, cette parole : Si nous sommes morts avec lui, avec lui nous vivrons. Si nous tenons ferme, avec lui nous régnerons² », et saint Pierre écrit, dans sa première Épître : « Dans la mesure où vous participez aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin que, lors de la révélation de sa gloire, vous soyez aussi dans la joie et l'allégresse³. »

À la lumière de ces textes, nous voyons que la maladie et la

souffrance, si elles sont vécues dans la foi, permettent de communier aux souffrances du Christ et, par là, de rendre plus parfaite notre union avec lui – union qui s’achèvera par une communion à sa gloire. Mais avant de communier à sa gloire, nous participons à son œuvre rédemptrice. Rappelons-nous Isaïe : « Par ses souffrances, mon serviteur justifiera les multitudes, en s’accablant lui-même de leurs fautes⁴. » C’est dans la lettre aux Colossiens que Paul développe le mieux cette idée de participation à la Rédemption : « Je trouve ma joie dans les souffrances que j’endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps, qui est l’Église⁵. »

Est-ce bien dans cette perspective que le sacrement trouve toute sa place ?

Les sacrements nous configurent au Christ. Le baptême nous fait enfants de Dieu dans le Christ, la confirmation nous donne part à l’Esprit que Jésus possédait en plénitude, la communion sacramentelle nous donne de ne faire qu’un avec lui et de devenir ce que nous recevons. Le sacrement de pénitence et de réconciliation est en quelque sorte un second baptême qui nous détourne du péché pour mieux nous attacher au Christ. Le sacrement des malades nous unit et nous configure au Christ souffrant pour le salut du monde. Autrefois, dans les maisons des hospitaliers de l’ordre de Saint Jean de Jérusalem, on appelait les malades « nos Seigneurs les malades », tout comme on appelle le Christ « notre Seigneur Jésus-Christ. » Il y a un sens théologique très profond dans cet usage. Dans son récit du Jugement dernier, saint Matthieu met ces paroles dans la bouche du Juge : « J’étais malade et vous m’avez visité [...] Ce que vous avez fait à l’un de ces plus petits de mes frères, c’est à moi que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quels sont les éléments essentiels du sacrement de mariage ?

Il y a quatre éléments essentiels du mariage qui trouvent leur source dans sa nature même. Ce sont le consentement libre, l'unité indissoluble, la fidélité et l'ouverture à la fécondité.

Ils sont comme renforcés dans l'analogie qui existe entre le sacrement du mariage et l'alliance de Dieu avec son peuple dans l'Ancien Testament ainsi que l'alliance nouvelle entre le Christ et l'Église, et à travers elle toute l'humanité, dans le Nouveau Testament. Rappelons-nous par exemple ce beau texte de l'Apocalypse : « Je vis la cité sainte, la Jérusalem nouvelle [c'est-à-dire l'Église] qui descendait du ciel auprès de Dieu. Elle s'est fait belle comme une jeune mariée parée pour son époux¹. »

3. 1 Co 7, 32-34.

1. Ap 21, 2.

Liberté de l'amour

Comment le consentement est-il manifesté dans la célébration du sacrement ?

La manifestation du consentement devant l'Église est l'élément constitutif de la célébration du mariage. Selon la tradition de l'Église latine, ce sont les époux qui se donnent l'un à l'autre le sacrement de mariage en exprimant leur volonté de se donner et de se recevoir l'un l'autre comme époux, devant l'Église représentée par le prêtre ou le diacre et les témoins.

Quelles doivent être les qualités requises pour contracter un mariage sacramentel ?

Ceux qui contractent le mariage sacramentel doivent être, cela va sans dire (mais dans la confusion actuelle des mentalités ce sera mieux en le disant), un homme et une femme. L'ouverture de l'union à la fécondité est un des éléments essentiels du mariage, un de ses deux buts annoncés par le livre de la Genèse : « Soyez féconds et multipliez-vous¹. » Il faut en outre que les deux époux soient baptisés, qu'ils soient libres de contracter un mariage et qu'ils expriment librement leur consentement.

Le baptême des deux conjoints est-il nécessaire ?

Il faut ici distinguer le mariage naturel du sacrement de mariage. Le mariage d'un homme et d'une femme non baptisés est un vrai mariage, il a une valeur naturelle et une valeur morale dans la mesure où ils s'engagent l'un envers l'autre pour toute leur vie à s'aider mutuellement et à accueillir et à élever leurs enfants. C'est un véritable mariage et l'Église le reconnaît comme tel, mais il n'est pas en soi un sacrement puisque le

baptême est la première condition pour recevoir tout autre sacrement. Nous avons dit en étudiant le baptême qu'il était la porte de tous les sacrements. Les sacrements ne concernent que les chrétiens, donc les baptisés.

Aujourd'hui, dans une société multiculturelle, multi-religieuse comme la nôtre, il n'est pas rare que des jeunes de cultures et de religions différentes se rencontrent et veuillent se marier. Peuvent-ils le faire dans l'Église ?

Un baptisé catholique doit se marier à l'Église, mais il peut arriver que les fiancés appartiennent à deux confessions chrétiennes différentes, que l'un des deux soit baptisé dans l'Église catholique et l'autre, dans une autre confession. L'appartenance des fiancés à des confessions différentes n'est pas un obstacle insurmontable au mariage.

L'Église se doit d'être prudente et il ne faut pas sous-estimer les difficultés qui peuvent émerger dans ce type de mariages, que l'on appelle « mariages mixtes. » En effet, les conséquences de la séparation entre chrétiens ne sont toujours pas surmontées et les divergences dans le domaine de la foi, dans la conception même du mariage, ou tout simplement les différences culturelles peuvent créer de grandes difficultés et être des sources de tensions que le couple, surtout pour tout ce qui concerne l'éducation des enfants, aura à surmonter. Pour être licite, le mariage mixte a besoin d'une permission expresse de l'autorité ecclésiastique.

Il peut même arriver que l'un des deux fiancés ne soit pas chrétien.

C'est ce que l'on appelle alors le « mariage avec disparité de cultes. » Dans ce domaine, l'Église se montre encore plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

famille.

1. Gn 1, 28.

2. GS 50.

1. GS 50.

Le mariage : institution et grâce

Comme tout sacrement, le mariage a des effets. Quels sont-ils ?

Le premier effet du sacrement de mariage, c'est le lien matrimonial lui-même. Ils ne sont plus deux mais une seule chair. Un lien perpétuel et exclusif est instauré entre les époux. La volonté des époux de se donner l'un à l'autre est scellée par l'autorité même de Dieu. La constitution *Gaudium et Spes* du concile Vatican II s'exprime ainsi : « Une institution que la loi divine confirme naît ainsi au regard même de la société¹. » Le premier effet du sacrement de mariage est la naissance de la communauté des époux, une communauté stable, définitive, qu'aucune volonté humaine ni aucune autorité ne pourra détruire. « Le lien matrimonial est donc établi par Dieu lui-même, de sorte que le mariage conclu et consommé entre baptisés ne peut jamais être dissout. Ce lien qui résulte de l'acte humain libre des époux, c'est-à-dire de leur consentement libre et éclairé, et de la consommation du mariage, est une réalité désormais irrévocable et donne origine à une alliance garantie par la fidélité de Dieu. Il n'est pas au pouvoir de l'Église de se prononcer contre cette disposition de la sagesse divine². » Par conséquent, seule la mort des époux pourra dissoudre le lien matrimonial ainsi créé.

Le deuxième effet du sacrement de mariage est la grâce, don spirituel de Dieu, qui permet aux époux d'accomplir les différents devoirs de leur état et d'en assumer la dignité. « Cette grâce propre du sacrement de mariage est destinée à perfectionner l'amour des conjoints et à fortifier leur unité indissoluble³. » « Par cette grâce, ils s'aident mutuellement à se

sanctifier dans la vie conjugale, dans l'accueil et l'éducation des enfants³⁷⁸. » C'est la grâce du sacrement de mariage qui leur donne de pouvoir témoigner de l'alliance de Dieu avec son peuple, du Christ avec son Église, dont leur union est l'image et de se sanctifier à travers ce témoignage. Le sacrement leur donne les grâces nécessaires pour répondre à leur vocation spécifique dans l'Église.

Mais comment pourrions-nous définir ce rôle ?

Une vocation, c'est toujours un appel particulier à remplir une mission précise. Ce sacrement est au service de la communion, comme peut l'être le sacrement de l'ordre. De là vient que nous pouvons tracer les contours du rôle qu'il confère aux époux, de la mission qu'il leur attribue.

Il y a d'abord la mission naturelle, réponse à la bénédiction donnée par Dieu au commencement : « Soyez féconds et multipliez-vous, emplissez la terre et soumettez-la¹. » C'est ce que nous pourrions appeler la mission naturelle des époux. Mais la mission des époux a aussi une dimension surnaturelle qui est de poursuivre l'œuvre du Créateur. Cette mission se continue et se précise à travers l'éducation. Les parents sont les premiers éducateurs de leurs enfants et cette éducation inclut l'éducation à la foi. L'école et les services d'Église qui s'occupent de la catéchèse ne viennent qu'en complément de cette éducation primordiale qui est reçue en famille et dont les parents sont les premiers responsables. Les parents ne peuvent pas se décharger de cette mission sur les autres institutions et ces institutions ne peuvent pas priver les parents de cette responsabilité.

Il est donc opportun que les époux se forment pour accomplir cette difficile mission qui concerne tout à la fois

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

traitement peuvent introduire, mais nous sommes en présence de deux choses totalement différentes. L'Église peut dispenser de la loi du célibat sacerdotal parce qu'elle en est maîtresse. Elle n'a pas le pouvoir de permettre à des divorcés de se remarier religieusement parce que c'est le Christ lui-même qui a proclamé l'indissolubilité du mariage. L'indissolubilité du mariage est de droit divin, elle tient à la nature même du mariage, alors que la loi du célibat ecclésiastique n'est pas un absolu dans le cas des prêtres, même si elle l'est pour les évêques !

1. Ap 1, 6.

1. CEC 1548 ; LG 10.

1. REMY CEILLIER, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Paris, du Mesnil, 1741, t. 9, p 148.

2. LG 32.

3. SAINT AUGUSTIN, *Sermon* 340.

1. 2 Co 5, 18-20.

2. 2 Tm 1, 6.

3. Ti 1, 5.

4. 1 Tm 5, 22.

Sacerdoce et célibat

***Peut-on lier de manière absolue le sacerdoce au célibat ?
L'Église orientale n'admet-elle pas le mariage des prêtres ?***

Des pratiques différentes se sont développées dans diverses parties de l'Église. Dans les Églises orientales, la coutume permet l'ordination d'hommes mariés : pas le mariage des prêtres, mais l'ordination d'hommes mariés. Ce sont encore deux choses différentes. En Occident, en revanche, la pratique s'est établie de n'ordonner que des hommes qui s'engagent à vivre le célibat pour le Christ. Mais pas plus en Orient qu'en Occident, il n'est permis de contracter un mariage après avoir reçu le sacrement de l'ordre. Par ailleurs, même en Orient où l'on peut ordonner prêtres des hommes mariés, on ne choisit les évêques que dans le clergé célibataire, ce qui montre que la plénitude du sacrement de l'ordre est liée là-bas aussi à l'acceptation du célibat consacré.

Quelles sont les raisons profondes de ce choix ?

Saint Paul a noté que le célibat donne une plus grande liberté au service du Christ et qu'il permet d'approfondir l'attachement personnel que l'on a pour lui. Le célibat sacerdotal est aussi un signe eschatologique, c'est-à-dire un signe qui annonce les temps à venir, un signe qui annonce le royaume de Dieu. Quelqu'un qui vit en célibataire dans le monde vit selon un style approprié au monde à venir dans lequel, nous dit le Christ, « Il n'y aura pas de mariage¹. » C'est une manière de manifester la foi en la vie éternelle et de la considérer d'ores et déjà comme une réalité présente dans notre vie de chaque jour.

1. Mt 22, 30.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sexualité, si on n'y met pas un supplément d'âme, alors le préservatif ne suffirait pas et qu'il aggraverait même la situation². » C'est peut-être cette notion d'aggravation de la situation qui est nouvelle, mais tous les évêques africains interrogés ont abondé dans le sens des propos tenus par le Pape.

Pourtant le préservatif est quand même efficace à près de 99 %.

C'est une belle statistique effectivement et c'est un chiffre important. 99 % c'est une statistique qui met en confiance. Cependant si 99 % des avions arrivaient à bon port, cela reviendrait à dire qu'un avion sur cent explose en plein vol ou s'écrase à l'atterrissage. Est-ce que nous considérerions alors que l'avion est un moyen de locomotion sûr ? Se réjouir que 99 % des avions arrivent à bon port, cela revient à dire que sur les quelque 10 000 avions qui sillonnent le ciel chaque jour, 100 seraient détruits tous les jours. Est-ce que, dans ces conditions, vous conseilleriez à vos enfants de voyager en avion en leur disant que c'est le moyen de locomotion le plus sûr ?

Au-delà des statistiques, il s'agit aussi et surtout du comportement moral et psychologique. Nous savons bien que nos actes contribuent à nous structurer, à créer des habitudes, et c'est particulièrement vrai dans le domaine de la vie sexuelle. Celui qui se sera habitué à céder à toutes ses pulsions, sous prétexte que ses rapports sont protégés, ne sera pas capable de résister à ses pulsions le jour où il ne disposera pas des moyens de protection habituels. C'est en ce sens, sans doute, que le Pape évoque, avec les évêques africains, cette aggravation des comportements à risque que suscite l'usage trop répandu du préservatif, l'habitude de l'utiliser. Une prévention réellement efficace passe d'abord par l'éducation de la vie affective et

sexuelle, par l'apprentissage de la fidélité si l'on est marié et de l'abstinence si l'on est célibataire. Nous constatons d'ailleurs que les seuls pays africains où l'on enregistre un recul significatif de la maladie sont ceux où l'on tient compte de cette éducation. Ce sont les pays où, dans le dispositif de lutte contre l'épidémie, on a mis cette question de l'éducation en première place, le préservatif n'arrivant qu'en troisième position. Mais il est plus long et plus difficile d'éduquer que de distribuer des produits sanitaires.

Pourquoi le Catéchisme de l'Église Catholique aborde-t-il la morale sous l'angle de la vie dans le Christ ?

Nous avons souligné que la morale ne se limite pas à une somme d'interdits, elle est un art de vivre en chrétien, totalement orienté vers notre vocation à la béatitude, c'est-à-dire au bonheur du ciel. Le désir de bonheur qui est en l'homme est d'origine divine, il provient de la création de l'homme à l'image de Dieu. Dieu nous a créés et mis au monde pour le connaître, l'aimer et le servir et par ce moyen obtenir la vie éternelle. Saint Paul écrit aux chrétiens de Colosse : « Du moment donc que vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en-haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu. Songez aux choses d'en-haut, non à celles de la terre¹. » Le désir de bonheur inscrit au cœur de l'homme joue le rôle d'un aimant puissant qui l'attire vers Dieu.

Quels sont les chemins qui nous conduisent vers ce bonheur ?

Les chemins qui conduisent vers ce bonheur et le royaume de Dieu nous sont décrits par la Bible. Il s'agit du Décalogue, les dix commandements de Dieu et du Sermon sur la montagne synthétisé par les Béatitudes qui nous montrent la fin ultime à

laquelle Dieu nous appelle, en même temps qu'elles nous placent devant des choix décisifs.

1. Mt 5, 17.

2. Jn 13, 34.

1. Mt 19, 21.

2. Article in *Zénith.org*, « Afrique : Benoît XVI répond aux questions des journalistes dans l'avion », 18 mars 2009.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le *Catéchisme de l'Église Catholique* nous dit encore que « sous d'autres noms, ces vertus sont louées dans de nombreux passages de l'Écriture². »

Parmi les Pères de l'Église, saint Ambroise de Milan, le premier, les a qualifiées de cardinales, avec tout ce que suggère l'étymologie que nous avons évoquée.

Parmi ces quatre vertus cardinales, existe-t-il une vertu plus importante que les autres ? Les vertus sont-elles hiérarchisées ?

Il semble que la prudence soit la première. Après Aristote, saint Thomas d'Aquin écrit qu'elle est « la droite règle de l'action³. » C'est elle qui dispose la raison à discerner en toute circonstance notre véritable bien. On peut dire qu'elle guide les autres vertus en leur indiquant la règle et la mesure. Quand à dire s'il existe une hiérarchie entre les vertus cardinales, il est préférable de dire qu'il existe entre elles une connexion. Elles sont unies les unes aux autres de telle sorte que si un sujet en possède une parfaitement, toutes les autres sont présentes. En revanche, s'il en manque une, c'est le signe qu'aucune des trois autres n'est vécue parfaitement. Les philosophes païens et les moralistes chrétiens s'accordent sur ce point. Saint Augustin écrit : « Les vertus qui sont dans l'âme humaine ne sont nullement séparées les unes des autres⁴. » Et de son côté Cicéron affirmait : « Si tu avoues que tu ne possèdes pas une vertu, nécessairement tu n'en auras aucune⁵. » On peut affirmer que les autres vertus ne peuvent exister sans la prudence qui est la droite raison de l'action. La prudence veille au choix de nos actes, mais elle-même ne peut pas exister sans les autres vertus, par exemple sans la force qui lui permet de s'exercer. À quoi sert

la prudence, si nous n'avons pas la force de mettre en exécution ce que la prudence nous dicte. De même, l'absence de justice ou de tempérance montrerait de graves défauts dans la prudence.

Peut-on définir chacune des vertus cardinales ?

Nous reprendrons les définitions que donne le *Catéchisme de l'Église Catholique*.

« La prudence est la vertu qui dispose la raison pratique à discerner en toute circonstance notre bien véritable et à choisir les justes moyens de l'accomplir¹. »

« La justice est la vertu morale qui consiste dans la constante et ferme volonté de donner à Dieu et au prochain ce qui leur est dû. La justice envers Dieu est appelée vertu de religion. Envers les hommes, elle dispose à respecter les droits de chacun et à établir, dans les relations humaines, l'harmonie qui promet l'équité à l'égard des personnes et du bien commun². »

« La force est la vertu morale qui assure dans les difficultés la fermeté et la constance dans la poursuite du bien. Elle affermit la résolution de résister aux tentations et de surmonter les obstacles dans la vie morale. La vertu de force rend capable de vaincre la peur, même de la mort, d'affronter l'épreuve et les persécutions. Elle dispose à aller jusqu'au renoncement et au sacrifice de sa vie pour défendre une juste cause³. »

Enfin, la vertu de tempérance est « la vertu morale qui modère l'attrait des plaisirs et procure l'équilibre dans l'usage des biens créés. Elle assure la maîtrise de la volonté sur les instincts et maintient les désirs dans les limites de l'honnêteté⁴. » Ces définitions mettent en évidence la connexion entre les différentes vertus cardinales. Nous devons demander

dans la prière la grâce de discerner ce qui est bon et la force de l'accomplir.

Les vertus cardinales sont des vertus acquises, humaines. Les philosophes païens eux-mêmes les avaient identifiées. Dans ce cas pourquoi faut-il les demander dans la prière ?

Les vertus humaines s'acquièrent notamment par l'éducation et par la répétition d'actes vertueux délibérés. Répétées avec persévérances, elles forgent le caractère et deviennent ainsi des habitus, c'est-à-dire une propension à agir de façon habituelle. Un habitus est une qualité, une disposition stable dans le bien comme dans le mal. Dans le cas des vertus, c'est une bonne habitude qui pousse à agir bien. Les vertus humaines donnent une aisance dans la pratique du bien, l'homme vertueux est heureux de pratiquer la vertu et cela peut avoir un aspect très naturel. Mais notre nature humaine est blessée par le péché, par la prolifération du péché à partir du péché originel. Elle est aussi blessée par les mauvaises habitudes que nous entretenons, les vices, qui entravent les bonnes intentions et rendent la pratique des vertus difficile. Nous le comprenons bien, il n'est pas facile à l'homme blessé par le péché de garder l'équilibre moral.

Par ailleurs, la vie chrétienne ne se limite pas à une morale naturelle. Il ne suffit pas pour un chrétien de vivre en honnête homme, selon l'idéal des philosophes païens. Le chrétien, par son baptême, est greffé sur le Christ. Il est devenu un membre de son corps, « participant de la nature divine¹. » C'est ici qu'interviennent les vertus théologiques, les dons et les fruits du Saint-Esprit.

¹

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

concernent Dieu, le prochain ou soi-même. C'est le schéma habituel des examens de conscience qui sont proposés pour le sacrement de la pénitence et de la réconciliation. On peut aussi distinguer les péchés, comme le fait l'Église dans sa prière, selon qu'ils sont commis par pensée, par parole, par action ou par omission. On peut les distinguer selon leur objet, comme tout acte humain, ou bien d'après les vertus auxquelles ils s'opposent, ou enfin selon les commandements de Dieu auxquels ils contreviennent.

Ce qui est certain, Jésus nous le dit lui-même, c'est que la racine du péché, la racine du mal est dans le cœur de l'homme, dans sa libre volonté. « Du cœur, en effet, procèdent les mauvais desseins : meurtres, adultères, débauche, vols, faux témoignages, diffamations. Voilà les choses qui souillent l'homme¹. »

1. Cf. CEC 1846.

2. Mt 1, 21.

3. Mt 26, 28.

4. Rm 5, 20.

1. Ps 50, 6.

2. SAINT AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, 413-424.

Péché mortel et péché véniel

Peut-on également distinguer les péchés en fonction de leur gravité ?

Il est traditionnel de distinguer les péchés mortels des péchés véniels. On appelle péchés mortels ceux qui détruisent la charité dans le cœur de l'homme par un manquement grave à la loi de Dieu. Ces péchés détournent totalement l'homme de Dieu qui est sa fin ultime. En revanche, les péchés véniels laissent subsister la charité, même s'ils la blessent plus ou moins. Par analogie, je dirais que lorsqu'on est en marche vers un but, on peut flâner en chemin, musarder, s'arrêter, puis repartir. Cela retarde l'arrivée sans la compromettre de façon irrémédiable. On peut aussi tourner le dos au but et partir dans la direction opposée ; c'est le cas du péché mortel.

Dans quelles conditions un péché peut-il être qualifié de mortel ?

Trois conditions doivent être réunies pour qu'un péché soit mortel. Tout d'abord, il faut que la matière du péché, son objet, soit grave. Il y a des degrés dans la gravité, et la gravité d'un péché est plus ou moins lourde selon l'objet, selon sa nature. Un vol est moins grave qu'un meurtre. La qualité des personnes lésées par le péché doit aussi être prise en compte. Il est plus grave de voler à un pauvre tout ce qui lui reste pour vivre que de voler à quelqu'un quelque chose qui lui est superflu.

Il faut, en second lieu, avoir une pleine connaissance du péché. Même si, de fait, nul n'est censé ignorer la loi morale qui est inscrite dans la conscience de l'homme, une conscience mal éclairée, mal formée ou l'ignorance involontaire atténuent la

gravité du péché et la responsabilité de qui l'a commis.

Enfin, pour qu'un péché soit qualifié de mortel, il faut le commettre avec son entier consentement, sa pleine volonté, sa liberté. Les impulsions de la sensibilité, les passions, les habitudes acquises peuvent aussi réduire le caractère volontaire et libre de la faute.

Le caractère mortel du péché entraîne-t-il des conséquences définitives ?

Le péché mortel entraîne la perte de la charité et la privation de la grâce sanctifiante mais il n'existe pas de péché qui ne puisse être racheté par Dieu dans un repentir sincère et par le pardon de Dieu.

1. Mt 15, 19-20.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quelles sont les sociétés auxquelles s'applique le principe de subsidiarité ?

Ce principe s'applique à toutes les sociétés en vue de faciliter une plus grande participation, et par elle, le plus grand développement de la personne.

Le principe de subsidiarité s'applique d'abord à la famille dont *Familiaris consortio* nous dit qu'elle est « L'expression première de la communion des personnes, le fondement de la société humaine et la cellule première et vitale de la société¹. »

Quelles sont alors les conséquences pratiques ?

La constitution *Gaudium et Spes* de Vatican II nous dit : « Le pouvoir civil doit considérer comme un devoir sacré de reconnaître la véritable nature [du mariage et de la famille], de les protéger et de les faire progresser, de défendre la moralité publique et de favoriser la prospérité des foyers². » De même, le décret sur l'apostolat des laïcs demande qu'il soit tenu compte, dans le gouvernement des pays, des exigences des familles concernant l'habitation, l'éducation des enfants, les conditions de travail, la sécurité sociale et les impôts.

Les familles doivent-elles être en mesure de donner à leurs enfants l'éducation de leur choix ?

Plusieurs textes du Concile nous rappellent cette vérité première : la déclaration sur l'éducation chrétienne, la déclaration sur la liberté religieuse, le décret sur l'apostolat des laïcs, la constitution *Gaudium et Spes*. Les parents, parce qu'ils ont donné la vie à leurs enfants, ont la très grande obligation de les élever et, à ce titre, doivent être reconnus comme leurs premiers et principaux éducateurs. Si la société civile a des

droits et des devoirs en relation avec l'éducation des enfants, c'est toujours pour aider la famille dans sa tâche éducative. Le principe de subsidiarité exige que soit exclu n'importe quel monopole scolaire. La déclaration conciliaire sur la liberté religieuse va même jusqu'à dire que les gouvernements doivent reconnaître aux familles le droit de choisir en toute liberté les écoles ou autres moyens d'éducation.

À quels autres domaines s'étend le principe de subsidiarité ?

Le principe de subsidiarité s'étend à toutes les institutions de la vie économique et politique. Là aussi, l'enseignement du Concile est très éclairant. *Gaudium et Spes*, reprenant la doctrine sociale de l'Église, affirme que le développement « ne peut être laissée au seul jeu quasi-automatique de l'activité économique des individus¹ », car les individus en tant que tels ne peuvent efficacement organiser la poursuite du bien commun. Il faut donc que les initiatives spontanées des individus et leurs libres associations soient coordonnées par l'activité des pouvoirs publics.

A contrario, l'activité économique ne doit pas être abandonnée à la discrétion de la communauté politique. Le rôle propre de l'autorité publique, si étendu qu'il doive être dans certains cas, doit toujours être un rôle auxiliaire. Il convient que le plus grand nombre possible de personnes puisse prendre une part active à l'orientation du développement économique. Cette participation permet le développement de la personne à tous les niveaux où elle est à même de prendre des responsabilités et permet l'exercice d'une véritable solidarité.

Si les institutions sociales sont basées sur l'exercice de la solidarité, quelle est la place du péché social et des structures

de péchés ?

S'il y a une solidarité dans le bien, il en existe aussi l'antithèse, une solidarité dans la mal. « Parler de péché social veut dire avant tout reconnaître que, en vertu d'une solidarité humaine aussi mystérieuse et imperceptible que réelle et concrète, le péché de chacun se répercute d'une certaine manière sur les autres. C'est là le revers de cette solidarité qui, du point de vue religieux, se développe dans le mystère profond et admirable de la communion des saints grâce à laquelle on a pu dire que toute âme qui s'élève élève le monde. À cette loi de l'élévation correspond, malheureusement, la loi de la chute. À tel point qu'on peut parler d'une communion dans le péché par laquelle une âme qui s'abaisse par le péché abaisse avec elle l'Église et d'une certaine façon le monde entier. En d'autres termes, tout péché a une répercussion plus ou moins forte, plus ou moins dommageable, sur toute la communauté ecclésiale et sur toute la famille humaine¹. »

On peut aussi appeler péché social tout péché contre le prochain qui instrumentalise l'autre, au lieu de nous pousser à voir en lui un autre moi-même, ou encore tout péché contre la justice, tout péché contre les droits fondamentaux de la personne humaine qui nous rendent participants de structures iniques, inhumaines.

1. PIE XI, Lettre encyclique *Quadragesimo Anno*, 1931, n° 186.

1. FC 42.

2. GS 52.

1. GS 65.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les deux tables de la Loi : source et synthèse de la loi naturelle

Que nous enseigne Dieu dans ces commandements ?

Il y a deux séries de commandements, c'est pourquoi on parle des deux tables de la Loi. La première table comporte trois commandements relatifs à nos devoirs envers Dieu, elle nous enseigne la priorité absolue du service aimant de Dieu. L'auteur du Deutéronome, après avoir exposé le Décalogue ajoute : « Le Seigneur notre Dieu est le Seigneur Un. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être, de toute ta force¹. »

Le Christ affirme que ce commandement est le premier, le plus grand de tous². Ensuite, le Décalogue nous enseigne que ce service de Dieu, présenté par la première table, exige un respect absolu à l'égard du prochain. Ce respect doit se traduire dans les actes, les paroles et même les pensées, les intentions. Ainsi, nous devons honorer nos parents qui nous ont donné la vie, respecter la vie humaine en nous-mêmes et chez autrui, respecter la propriété et, enfin, respecter la vérité sur les personnes et ne pas leur nuire par des mensonges.

Le Décalogue enseigne que certains actes sont incompatibles avec l'amour de Dieu et le respect du prochain.

Le fait qu'il y ait deux tables de la loi signifie-t-il qu'elles sont séparables, de telle sorte que l'on puisse aimer Dieu sans aimer son prochain ou bien encore aimer son prochain sans aimer Dieu ?

La réponse à cette question nous est donnée par Jésus lui-même dans l'Évangile, lorsqu'il répond au jeune homme qui lui

demande quel est le plus grand commandement de la Loi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. Voilà quel est le grand, le premier commandement. Le second lui est semblable : tu aimeras ton prochain comme toi-même. À ces deux commandements se rattache toute la loi ainsi que les prophètes¹. »

C'est à la lumière de ce double et unique commandement que doit être interprété tout le Décalogue. C'est ce double et unique commandement, puisque le second est semblable au premier, qui fonde la plénitude de la Loi. Ainsi, les deux tables du Décalogue forment un tout indissociable. Elles s'éclairent mutuellement et elles forment une unité organique. Respecter les autres et les aimer nous conduit nécessairement à rendre grâce à leur créateur. De même, on ne peut pas prétendre aimer Dieu si l'on n'aime pas ses créatures. « Celui qui prétend aimer Dieu alors qu'il n'aime pas ses frères, est un menteur². »

Le Décalogue résume la loi naturelle. Qu'est-ce que cela signifie précisément ?

Dans le Décalogue, Dieu se révèle en même temps qu'il nous donne un enseignement sur notre humanité. Pascal a dit de Jésus qu'il révèle Dieu à l'homme et qu'ainsi il révèle l'homme à lui-même. On peut en dire autant du Décalogue. Par un certain nombre d'ordres et d'interdictions, les dix commandements mettent en évidence des devoirs essentiels liés à autant de droits fondamentaux inhérents à la personne humaine. Si j'ai l'interdiction de voler, mon prochain a le droit de n'être point volé. Si j'ai l'interdiction de mentir sur mon prochain, de faire sur lui de faux témoignages, il a droit à la vérité sur lui-même. Le Décalogue est donc une expression privilégiée de la loi naturelle et des droits fondamentaux de la personne humaine.

1. Dt 6, 4-5.

2. Cf. Mt 22, 37-38.

1. Mt 22, 37-40.

2. 1 Jn 2, 9.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

famille ou, selon l'occasion, en groupe de familles¹. »

Il faut toutefois préciser qu'il faut que cette impossibilité d'assister à l'Eucharistie soit réelle et ne soit pas une simple commodité. Aujourd'hui, les moyens modernes de communication et de déplacement permettent d'aller jusqu'à la ville voisine pour pouvoir participer à l'Eucharistie, car c'est bien elle qui est au cœur de l'obligation dominicale.

Quelle est la valeur d'une messe télévisée ou radiodiffusée ?

Elle ne remplace pas la participation physique à la messe pour des personnes qui peuvent s'y rendre. Toutefois, cela est très utile à ceux qui sont dans l'incapacité de sortir de chez eux, pour cause de maladie ou pour toute autre raison. Cela leur permet de satisfaire à ce temps de prière personnel que nous avons évoqué, tout en étant en union spirituelle avec la communauté qui célèbre, et, à travers elle, avec toute l'Église.

Comme le Sabbat des Juifs, le dimanche est aussi un jour de repos.

La vie humaine est rythmée par le travail et le repos. Ce dernier est très nécessaire à la vie de l'homme. L'institution du Jour du Seigneur contribue à ce que tous puissent jouir d'un temps de repos et de loisir suffisant qui leur permette de cultiver leur vie sociale, familiale, religieuse et culturelle. Il convient donc, ce jour là, de s'abstenir des travaux et des activités habituelles.

Par ailleurs, le Jour du Seigneur annonce le repos définitif, le repos en Dieu, il nous oriente vers la Parousie. Cette dimension eschatologique nous tourne vers le jour du retour du Christ, vers le jour où Dieu sera tout en tous. D'un point de vue

social, il est très important d'avoir un jour de repos commun pour se recréer.

Que penser du projet de l'extension progressive du travail du dimanche ?

J'estime que c'est une double erreur. D'une part parce que cette extension peut porter atteinte à la liberté religieuse et entrave, chez ceux qui doivent travailler ce jour-là, la possibilité de sanctifier le jour du Seigneur. Il s'agit là d'une atteinte aux racines chrétiennes de notre société. D'autre part, d'un point de vue strictement social, il est important de permettre aux personnes et aux familles d'avoir un temps collectif de repos pour développer les liens familiaux et sociaux. À une époque où l'on se plaint que la famille est fragilisée, supprimer le dimanche comme jour de repos est un bon moyen de l'affaiblir encore plus.

1. CEC 2113.

1. DS 601.

2. SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, II^aII^{ae}, q. 81, art. 3, ad 3.

1. Ex 20, 11.

2. Dt 5, 15.

3. CEC 2174.

1. CEC 2181-2182.

1. CIC 1248.

La deuxième table du décalogue Une loi au service de la civilisation de l'amour

Après avoir décliné les trois premiers commandements qui composent la première table, que peut-on dire de la deuxième table qui régit les rapports entre les hommes ?

Jésus a résumé les sept commandements du Décalogue qui régissent les rapports entre les hommes par cette simple phrase du livre du Lévitique : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même¹. » Pour aimer son prochain comme soi-même, il faut d'abord s'aimer. La sagesse populaire l'a bien compris : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. » Il faut donc avoir tout d'abord de l'estime pour soi, ne pas se déprécier. Saint Paul explique cela à propos du mariage dans la lettre aux Éphésiens : « Le mari doit aimer sa femme comme son propre corps. Celui qui aime sa femme, s'aime lui-même². » Et l'apôtre poursuit : « Jamais personne n'a méprisé son propre corps. Au contraire on le nourrit, on en prend soin³. » Celui qui n'a pas d'estime pour soi, celui qui ne s'aime pas, ne peut pas aimer les autres comme Jésus le demande. Mais Jésus va plus loin : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés¹. » C'est-à-dire soyez prêts à donner votre vie les uns pour les autres. Non pas que notre vie n'ait pas de valeur, elle est ce que nous avons de plus précieux. C'est pourquoi en aimant son prochain comme le Christ nous a aimés, nous n'offrons pas quelque chose de négligeable, nous donnons ce qui a le plus de valeur.

Les sept commandements de la deuxième table sont-ils hiérarchisés ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

3. Rm 13, 7.

4. 1 Tm 2, 2.

5. Ac 5, 29.

Tu ne tueras pas

Le cinquième Commandement Le respect de la vie au cœur de l'organisation sociale

Nous avons vu que le quatrième commandement de Dieu est assorti d'une promesse de vie : « Tu honoreras ton père et ta mère afin d'avoir une longue vie sur la terre. » Le cinquième commandement est ordonné lui aussi au respect de la vie.

Le cinquième commandement, exprimé sous la forme d'une interdiction, « Tu ne commettras pas de meurtre¹ », scelle le caractère sacré de la vie humaine. L'instruction *Donum vitae* donne raison de cette interdiction. Elle n'est pas seulement liée aux nécessités de l'organisation des sociétés humaines, ni aux exigences de leur survie, mais au caractère sacré de la vie. « La vie humaine est sacrée parce que dès son origine elle comporte l'action créatrice de Dieu et demeure pour toujours dans une relation spéciale avec le créateur, son unique fin. Dieu seul est le maître de la vie, de son commencement à son terme : personne, en aucune circonstance, ne peut revendiquer pour soi le droit de détruire directement la vie d'un être humain innocent². » Le livre de l'Exode précise les contours de l'interdit édicté par le cinquième commandement : « Tu ne tueras ni l'innocent, ni le juste³. »

C'est une loi universellement valable qui s'impose à tous et partout. Elle correspond aux exigences de justice de la règle d'or : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse⁴ », à la dignité de l'être humain et à la sainteté du créateur qui est le maître de la vie.

1. Ex 20, 13.
2. CEC 2258.
3. Ex 23, 7.
4. Cf. Mt 7, 12.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ses passions et il vit dans la paix, soit il se laisse dominer par elles et il perd la paix. « La dignité de l'homme exige de lui qu'il agisse selon un choix conscient et libre, mû et déterminé par une conviction personnelle, et non sous le seul effet des poussées instinctives ou d'une contrainte extérieure. L'homme parvient à cette dignité lorsque, se délivrant de toute servitude des passions par le choix libre du bien, il marche vers sa destinée et prend le soin de s'en procurer réellement les moyens par son ingéniosité¹. »

Cette maîtrise de soi passe par la vertu de chasteté qui relève de la vertu cardinale de tempérance. Elle permet à la raison de dominer les passions et les désirs de la sensibilité humaine. Une juste construction de la personnalité est orientée vers la dignité et la liberté de l'homme.

Parler de construction, est-ce faire référence à une réalisation progressive ?

Toute œuvre d'éducation est une œuvre de longue haleine qui passe par les lois de la croissance et qui demande des efforts persévérants. L'éducation demande une ascèse adaptée à une bonne connaissance de soi et de ses propres limites, la vertu de prudence et la vertu de force, mais surtout l'aide de la grâce que l'on obtient par la prière et par la vie sacramentelle.

Quels sont les interdits posés par les sixième et neuvième commandements de Dieu ?

Le sixième et le neuvième commandements de Dieu, avant de poser des interdits considérés par la mentalité moderne comme une source de frustration, ont pour but d'assurer la stabilité et la solidité du mariage que l'Église définit comme une communauté d'amour et de vie, fondée par le Créateur et dotée

par lui de lois propres. Cette communauté se fonde sur l'alliance des époux, c'est-à-dire sur leur consentement personnel irrévocable.

Le sixième et le neuvième commandement interdisent donc ce qui est de nature à empêcher cette communion de vie et d'amour. Ils visent à faire grandir la fidélité des conjoints, pour qu'elle soit réellement à l'image de la fidélité de Dieu à l'égard de son peuple.

Concrètement, qu'est-ce que cela veut dire ?

Les sixième et neuvième commandements interdisent l'adultère qui est un manquement grave à la fidélité, la polygamie qui s'oppose à la communion conjugale et qui nie l'égale dignité personnelle de l'homme et de la femme, le remariage après un divorce et le concubinage, incompatible avec le don de soi total et définitif que requiert l'union conjugale.

Alors que le sixième commandement vise les atteintes effectives portées au mariage, le neuvième vise les atteintes affectives. Il interdit de convoiter la femme de son prochain, c'est-à-dire, d'adhérer en pensée à la tentation de l'adultère. « Quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère dans son cœur¹. »

L'enseignement des béatitudes à ce sujet est limpide : « Heureux les cœurs purs, ils verront Dieu². » En effet, « c'est du dedans, du cœur des hommes, que sortent les desseins pervers : débauches, vols, meurtres³. » La garde du cœur est la première obligation pour mener une vie droite selon la loi de Dieu.

¹ Mt 5, 28

² Mt 5, 8

³ Mt 5, 21-22

1. Ex 20, 14 ; Dt 5, 17.

2. Ex 20, 17 ; Dt 5, 21.

3. FC 11.

1. CEC 2239 ; GS 17.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En ce sens qu'elle manifeste la présence de Dieu ?

Dieu est présent, toujours et partout, même quand nous ne le prions pas, mais la prière nous établit dans le face à face avec lui. « Je l'avise, il m'avise », c'est-à-dire, je le regarde, il me regarde, disait le paysan d'Ars à son saint curé. La prière est la plus noble activité de l'homme, dès ici-bas. L'homme qui prie contemple son Dieu, se décentre de lui-même, apprend à ne pas compter uniquement sur ses propres forces, et établit avec Dieu un rapport de confiance et d'intimité qui est la manifestation la plus aboutie de la foi.

L'homme peut-il découvrir par lui-même le chemin de la prière ?

La prière est d'abord un don de Dieu. « Si tu savais le don de Dieu¹ », dit Jésus à la Samaritaine, près du puits de Jacob. Mais elle est aussi une réponse de l'homme. Pour bénéficier de ce don, l'homme doit ménager en lui un espace qui soit à la mesure de ce don.

Ne risque-t-on pas de prier seulement pour demander quelque chose ou pour se défaire sur Dieu des problèmes que l'on ne peut ou ne veut résoudre par soi-même ?

La prière est toujours à purifier. La sagesse populaire ne dit-elle pas : « Aide-toi et le ciel t'aidera » ? La prière ne peut pas se limiter à demander à Dieu ce que notre paresse ne nous a pas permis d'obtenir par nous-même. Nous devons agir comme si tout dépendait de nous et prier avec l'assurance que tout dépend de Dieu. Même si la prière ne se limite pas à la demande, mais doit se déployer dans l'action de grâce, la louange et une véritable communion avec Dieu, il ne faut pas pour autant

négliger ou mépriser la prière de demande. Les situations de nécessité peuvent creuser en nous l'espace de la prière, élargir le réceptacle dans lequel la grâce peut se déployer.

C'est pourquoi le *Catéchisme de l'Église catholique* nous enseigne que « l'humilité est le fondement de la prière². » Si nous sommes tout remplis de nous-même et de nos préoccupations égoïstes, nous ne sommes pas ouverts au don de Dieu. C'est le principe des vases communicants. La Vierge Marie, héritière des « pauvres de Yahvé », chante dans son cantique d'action de grâce, le Magnificat, que Dieu « renverse les puissants de leur trône et élève les humbles. » Voilà pourquoi la prière la prière est rendue si difficile dans nos sociétés d'abondance. Mais d'autres faims se manifestent aujourd'hui, tels les problèmes existentiels liés à la solitude et à tout ce qui met en évidence les limites de nos richesses.

Le Catéchisme de l'Église catholique parle de la prière comme d'une alliance.

Une alliance suppose la rencontre de deux parties : l'homme en quête de Dieu, et Dieu qui veut se donner. L'homme est capable de Dieu, « *capax Dei* » et seul le don de Dieu peut combler ses aspirations les plus profondes. « Tu nous as fait pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en toi¹. » Même à la suite de son péché, qui défigure en lui l'image de Dieu, l'homme garde en son cœur la nostalgie de la ressemblance divine inscrite dans sa nature. La vocation à la prière est donc universelle. Toutes les religions témoignent de cette recherche essentielle de l'homme. Cette recherche n'existe que parce que Dieu appelle. C'est parce que Dieu a fait l'homme pour lui que son cœur est insatisfait tant qu'il ne l'a pas trouvé.

La Bible nous fournit-elle des modèles de priants ?

L'Ancien Testament dévoile toute la pédagogie que Dieu met en œuvre pour renouer l'alliance rompue par le péché de l'homme et pour rétablir la relation de confiance détruite. Pour nous parler de la prière, la Bible part du « Je me suis caché² » de la Genèse, cette phrase que prononce Adam lorsqu'après avoir commis son péché, il entend Dieu qui vient à lui dans le jardin. La Bible part de ce « Je me suis caché » pour arriver au cri de Jésus sur la croix, « En tes mains, je remets mon esprit³. » Entre ces deux termes, se déploie tout le chemin de la prière, de l'éloignement à la proximité, du péché à la grâce, de la rupture à l'alliance.

Toutes les grandes figures de l'Ancien Testament, depuis Abel Le Juste, dont Dieu se plaisait à accepter les présents, jusqu'à Jean-Baptiste, en passant par Abraham, le Père des croyants, Moïse, les prophètes et le roi David, sont des modèles qui, chacun à sa manière, préfigurent la prière parfaite du Christ. Le livre de l'Exode dit de Moïse qu'il « parlait à Dieu face à face, comme un ami parle à son ami⁴. » C'est déjà le « Je l'avise, il m'avise » du paysan d'Ars.

Les exemples de dialogue entre Dieu et les hommes sont nombreux dans l'Ancien Testament. L'homme répond à Dieu qui se révèle. Il lui rend grâce, il le supplie. Que l'on pense au cantique de Moïse après la traversée de la Mer Rouge, ou encore à sa prière d'intercession après que le peuple s'était détourné de Dieu pour adorer le veau d'or. Mais c'est surtout le livre des psaumes qui a façonné l'âme du peuple de Dieu, aussi bien dans sa prière liturgique, que dans la prière personnelle. Tous les mouvements de l'âme, tous les sentiments y sont exprimés, l'action de grâce devant la grandeur de Dieu pour ses hauts faits

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le Notre Père

Lorsque Dieu s'adresse à nous, il le fait avec des mots humains. Les mots qu'il emploie sont ceux que nous utilisons dans notre vie quotidienne. Or les mots humains s'usent, leur vigueur s'estompe quand ils ne sont plus habités par la foi. Le sens du mot père est malmené dans la société en proie à une véritable crise de la paternité. Or, quand Jésus parle de son Père, nous comprenons toute la force que recouvre ce mot, toute la confiance qui s'en dégage, tout l'amour qu'il exprime.

Le père, c'est celui qui donne la vie, celui qui nourrit, celui qui fait grandir ; c'est celui qui conduit à la maturité et à la liberté. Malheureusement, dans nombre de cas, cette image du Père est écornée par l'attitude de ceux qui n'assument pas cette paternité.

Que peut vouloir dire *Notre Père* pour un enfant abandonné ou pour l'enfant d'une famille recomposée qui, de fait, a deux pères, un pour la semaine (le deuxième mari de sa mère) et un pour le dimanche, le géniteur qui a un droit de visite ?

Que peut vouloir dire *Notre Père* pour un enfant d'une "famille" homoparentale qui a deux pères ou deux mères ?

Que peut vouloir dire *Notre Père* pour un enfant dont les parents vivent une adolescence prolongée et se comportent en « copains » plutôt qu'en véritables parents qui éduquent à une liberté responsable ?

Il y a des pères ou des mères sur terre qui altèrent l'image d'un Dieu paternel et bon. Mais notre Père du ciel n'est pas réductible à nos expériences humaines de la parenté.

Dès lors qu'il s'agit de Dieu, nous devons purifier notre

intelligence de toutes ses idées personnelles ou préconçues, de tout anthropomorphisme, pour pouvoir s'adresser à lui avec une confiance sans réserve.

Ce qui est certain, c'est que lorsqu'on donne à Dieu un titre, ce n'est jamais que par analogie et il est toujours plus grand que les mots que nous employons.

Ce qui est certain aussi, c'est que quand on veut vivre en chrétien, nos relations humaines doivent dire quelque chose de Dieu et nos paternités humaines doivent, d'une certaine manière, signifier la paternité de Dieu. C'est notre responsabilité de chrétien. C'est parfois la tâche de toute une vie que de se laisser plonger dans un amour trahi par les hommes et que Dieu ne cesse d'offrir.

Dans quel contexte le Seigneur a-t-il enseigné cette prière ?

On appelle le Notre Père *la prière du Seigneur* parce que Jésus l'a lui-même enseigné à ses disciples qui lui demandaient comment prier. « Et il advint, comme Jésus était quelque part en train de prier, qu'un de ses disciples lui dit : Seigneur, apprends-nous à prier, comme Jean l'a appris à ses disciples¹. » Le Notre Père est « la plus parfaite des prières² » et le « résumé de tout l'Évangile³. » Les premiers chrétiens avaient l'habitude de dire cette prière trois fois par jour.

Dans le Notre Père, Jésus ne nous donne pas seulement un formulaire de prière, il nous donne l'Esprit Saint. Saint Paul l'écrit admirablement dans la lettre aux Romains : « Frères, tous ceux qui se laissent conduire par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu. L'Esprit que vous avez reçu ne fait pas de vous des esclaves, des gens qui ont peur. C'est un Esprit qui fait de vous des fils. Poussés par cet esprit, nous crions vers le Père en

l'appelant « Abba. » C'est donc l'Esprit Saint lui-même qui affirme à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu⁴. »

Comment cette prière est-elle structurée ?

Le Notre Père nous a été enseigné par Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. Le Fils de Dieu s'adresse à son Père et il est préoccupé essentiellement de Sa gloire. « Que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » En même temps, Jésus a partagé la vie des hommes de son temps et il sait quels sont nos besoins, aussi bien physiques que psychologiques : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour, pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés, et ne nous soumets pas à la tentation, mais délivre-nous du Mal. »

Cette structure est la structure de toute prière chrétienne. La demande ne peut jamais être séparée de la louange.

Au cours des siècles, cette prière ne s'est-elle pas usée ?

Il nous arrive parfois de dire cette prière avec un certain empressement routinier. Essayons de nous arrêter sur chaque mot, en le pesant à la lumière de la foi.

Le premier mot est l'adjectif possessif « Notre ». Qu'est-ce que cela signifie ?

Même si la paternité est le signe d'une relation éminemment personnelle et intime, même si chacun est unique aux yeux de Dieu, nous ne disons pas *mon* Père, mais *notre* Père. L'adjectif possessif est au pluriel, et ceci pour deux raisons.

D'abord parce que nous sommes fils dans le Fils unique, par adoption. Ce Père qui est le mien est d'abord le Père de Jésus.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Hiérarchie : tous serviteurs de l'unité

L'Église sacrement du Salut

La mission de l'Église

La communion des saints

Du baptême à la vie éternelle

« Je crois à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle »

Partie II : La célébration du mystère chrétien

La liturgie

La pratique, obligatoire ou nécessaire ?

La liturgie, art ou science ?

La liturgie, œuvre de Dieu

Associés à la liturgie céleste

Les signes et symboles de la liturgie

Les sacrements

Les sacrements de l'initiation

Le baptême

La confirmation

L'Eucharistie

La messe

Mémorial de la Cène et de la croix : la messe est un sacrifice

Participation active des fidèles

Les différentes parties de la messe

Les origines

La liturgie de la Parole

La table de l'Eucharistie : repas sacrificiel

Annonce du Banquet céleste

Les autres rites de la messe
Reconnaître son péché pour pouvoir célébrer
l'Eucharistie
L'envoi en mission
Les sacrements de guérison
La confession des péchés
Réconciliation : action de l'homme, action de Dieu
Rétablir l'alliance rompue : les trois dimensions de
l'unité
Le pardon : un don de Dieu
Restaurer l'image de Dieu
L'onction des malades
Des missions dans l'Église : le sacrement du mariage et
le sacrement de l'ordre
Le mariage
Valeur du célibat
Liberté de l'amour
Le don total de l'amour
Le don sans repentance de l'amour
La fécondité de l'amour
Le mariage : institution et grâce
Le sacrement de l'ordre
Institution du sacerdoce
Sacerdoce commun et sacerdoce ministériel
Sacerdoce et célibat
Le signe de la masculinité
Les trois degrés du sacrement de l'Ordre

Partie III : La vie dans le Christ

Une morale du bonheur

La liberté

La conscience

Les vertus

Les vertus humaines

Les vertus cardinales

Les vertus théologiques

La foi

L'espérance

La charité

Le péché, un manquement à l'amour

Péché mortel et péché véniel

La prolifération du péché

*Péchés capitaux : têtes de chapitres d'une vie qui
manque à l'amour.*

Péchés personnels et structures de péchés

La personne humaine au centre de la société

Le bien commun

Le principe de subsidiarité

Responsabilité personnelle et péché social

La grâce et les mérites

L'enseignement moral de l'Église

Les commandements de l'Église

Le décalogue

*Les deux tables de la Loi : source et synthèse de la loi
naturelle*

Inscription de la loi dans la conscience et révélation

La première table du décalogue

Les péchés contre le premier commandement

La deuxième table du décalogue
Honore ton père et ta mère, la place du quatrième
commandement
Un commandement assorti d'une promesse
Devoirs réciproques à l'intérieur de la famille
La famille, cellule de base et modèle de la société
Le cinquième commandement
Peine de mort et légitime défense
La guerre
Avortement et euthanasie
Le sixième et le neuvième commandement
Le septième et le dixième commandement
Le huitième commandement

Partie IV : La prière

Le Notre Père
Notre Père « qui es au cieux »
Que ton nom soit sanctifié
Que ton règne vienne
Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel
Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour
Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons
aussi à ceux qui nous ont offensés
Ne nous soumet pas à la tentation
Délivre-nous du Mal